

MINOS

FABRE

CONTRE ORGANISATION

OLAC



« Teddy » dans le *Boudha des eaux* de François Craenhals.

PRÉFACE

Quand j'avais l'âge de l'objet de mon désir

J'ai écrit ce texte à treize ans et demi, pendant un été, en un mois, voici un demi-siècle. Je le dépose sur ASSTR comme une bouteille à la mer, pour lui donner une petite chance de subsister après ma disparition, et pour témoigner d'où je suis parti. Il démontre, s'il était nécessaire, qu'il n'y a pas besoin d'avoir atteint l'âge adulte pour être pédophile, sadique, et fétichiste. J'avais d'ailleurs ces fantasmes depuis longtemps : les premiers dont je me souviens datent d'une époque où je n'avais pas dix ans.

J'ai recopié le texte tel quel, sans le retoucher, mais en incluant les modifications que j'avais faites, probablement dans les deux-trois années suivantes. Je me suis restreint à ne corriger que l'orthographe et la ponctuation ; j'ai conservé les barbarismes et les incohérences. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver des tournures puériles qui souvent prêtent à sourire. Il faut le considérer comme un document, un témoignage de ce qu'écrivait un préadolescent.

M.

Nota :

J'utilisais le « javanais » comme pseudo-langue orientale parlée par les gangsters. Par exemple, pour « Viens ici ! », le texte original contient : « Vaviens aviçavi ! ». C'était un peu difficile à lire, et j'ai rétabli le français, mais en italiques pour notifier qu'il est dans une langue incompréhensible aux enfants : « *Viens ici !* »

Je complétais parfois le texte par des plans des lieux. Ils ne présentent pas beaucoup d'intérêt, et j'ai seulement indiqué leur présence :

[Plan de...]



Lundi 5 juillet

Le jour se leva à l'aube du lundi cinq juillet. Un jeune garçon de treize ans, habillé d'un pyjama bleu, s'étira en bâillant au seuil de la grande tente qui lui avait servi de gîte pour la nuit. La vue était plutôt restreinte, puisque la tente avait été placée dans le repli d'une falaise. Néanmoins le regard du garçon passa au-dehors grâce à la fente qui s'était ouverte dans la roche au cours des siècles. Il tomba sur une pente ensoleillée qui remontait au niveau de l'île de Sufant. Sufant faisait partie d'un archipel, au nord-ouest des côtes de la Bretagne, sur laquelle un petit voilier de plaisance, surnommé « Nordet », avait accosté.

François (car il s'appelait ainsi), François se retourna et s'adressa à des auditeurs qui eussent été invisibles à un éventuel spectateur :

– Eh ! Mick ! Teddy ! Il faudrait se lever ! Il est neuf heures et demie.

– Mmmh ?

François rentra dans la tente. Bientôt il ressortit vêtu d'un poloshirt vert, d'un short beige et de sandales. Michel (car c'était là son vrai nom) avait mis une chemise beige et un pull-over vert, assez léger. Il avait aussi un short beige et des sandales.

Leur cousin à eux deux, Teddy, portait une chemise rouge, un pantalon noir et des chaussures de basket bleues. Tous trois étaient blonds avec des yeux bleus. Alors qu'ils étaient tous sortis, François dit :

– Prenons notre petit déjeuner et après nous pourrons faire une promenade en bateau.

Pendant qu'ils déjeunaient de tartines et de café, Teddy s'exclama :

– Nous avons eu de la chance en trouvant cette espèce de grotte !

– Depuis le premier juillet nous avons eu de la chance, dit Michel. Que nos parents aient accepté que nous partions seuls en Bretagne sur ces petites îles est presque incroyable.

– Tout aussi incroyable que Papa nous ait prêté sa tente et son bateau, s’esclaffa François.

– Ah ! on va avoir du bon temps jusqu’au 15 septembre ! soupira Teddy.

Quand dix heures sonnèrent, les enfants rangèrent la vaisselle et sortirent de l’anfractuosité. Ils montèrent la côte pour redescendre ensuite vers la plage où était amarré le bateau.

Bientôt Nordet fila sur l’eau.

– Si nous allions voir ce groupe d’îles là-bas ? proposa François.

– D’accord ! répondirent les autres.

Une demi-heure après, le voilier passait entre deux îles rapprochées de moins de cent cinquante mètres.

– C’est amusant, ces îles côte-à-côte, ne trouvez-vous pas ? fit remarquer Teddy.

– En effet. Tiens, je vous propose d’aller pique-niquer sur cette  le, là au milieu. Elle n’est guère plus grande que la nôtre.

– Oh ! là ! là ! Ce sera difficile, s’exclama Michel.  a a l’air d’être entouré de récifs.

– On va essayer de trouver une passe parmi les rochers.

Quand le bateau f t arrivé tout près, Michel dirigea la barre de façon à ce que le bateau tourn t autour de l’ le, de façon à trouver un endroit pour aborder.

Cinq minutes après, le voilier avait fait le tour sans résultat, et François s’exclamait :

–  a c’est trop fort ! Nous allons faire encore un tour. Ce n’est pas possible qu’il n’y ait pas de passe !

Cinq minutes plus tard, le bateau allait finir son second tour. Michel donna un coup de barre à droite de façon à s’éloigner de l’ le. Mais François s’exclama :

– Attends une minute. Je crois avoir entendu un bruit de moteur.

Michel barra à gauche et une bourrasque de vent les amena un peu plus loin où ils virent avec stupeur une vedette à moteur qui paraissait sortir tout droit des récifs ! Celle-ci tourna à droite de façon à passer parallèlement, à une vingtaine de mètres du voilier. Quand la vedette f t

assez près, les enfants purent voir un homme qui conduisait, et un autre qui les observait à la jumelle.

– Tiens ! pourquoi celui-ci nous observe-t-il ? interrogea Michel.

Cependant la vedette avait disparu de leur vue en se faufilant entre deux îles. François prit la parole :

– Cette vedette doit bien venir de quelque part. Il doit y avoir une passe que nous n'avons pas remarquée. Michel, dirige Nordet vers l'endroit approximatif d'où est parti ce bateau. Quant à toi Teddy, tiens-toi prêt à abaisser la voile. Nous allons nous amarrer sur un piton. Fais attention, Mick, de ne pas échouer notre bateau !

– N'aies pas peur !

Bientôt en effet, Nordet était attaché à un récif écarté des autres, et sa grande voile blanche était descendue. François avait enlevé son poloshirt, son short, et ses sandales. Il ne lui restait plus que son maillot de bain.

– Je vais donc nager jusqu'à la masse des récifs et essayer de trouver la passe. Si je la trouve, je vous ferai un signe du bras et je la suivrai jusqu'au bout en prenant le plus de points de repère. Puis je reviendrai et guiderai Mick.

– Oui, et on pourra prendre un bon déjeuner, dit Michel d'un ton sarcastique.

– Bah ! répondit François, on reviendra une autre fois.

Et sur ces entrefaites, il plongea. Les deux autres purent le suivre des yeux, en train de nager un crawl souple. Bientôt il fut accroché à un des récifs de la barrière qui entourait l'île. Il se mit à nager le long des rochers, et soudain sortit son bras de l'eau pour faire le signe convenu. Aussitôt après, François disparut de la vue de deux autres.

– Ça y est ! s'exclama Teddy. Il a trouvé la passe.

Un quart d'heure passa.

– François devrait être de retour ! s'écria Michel à qui un pli d'inquiétude barrait le front.

– Il est de retour ! Regarde donc !

En effet François arrivait, en nageant la brasse, et cinq minutes plus tard il agrippait le plat-bord du voilier. Michel l'aida à monter dans le bateau.

– Eh ! bien ! Tu as l'air complètement crevé !

– Oui, cette passe est longue et sinueuse. De plus je l'ai souvent perdue, et alors je devais faire marche arrière. Et tout ça en nageant !

– Comment est-ce là-bas ? demanda Teddy.

– Justement, voilà le « hic ». Quand je suis enfin arrivé au bout de cet interminable passage, j'ai découvert une jolie crique avec du sable blanc et fin tout autour.

– Le paradis pour un pique-nique, quoi ! s'esclaffa Michel.

– Attends, attends ! Parce qu'il y avait aussi un débarcadère.

– ... d'où doit être parti la vedette ! continua Teddy.

– C'est bien ce que j'ai pensé. Seulement s'il y a un débarcadère, cela doit être une propriété privée.

– As-tu vu des pancartes ? questionna Michel.

– Tiens ! non, c'est vrai.

– Dans ce cas, nous sommes dans notre droit, on ne peut rien nous dire.

– C'est juste. De plus je me suis donné assez de mal comme ça. Michel, prends la barre. Teddy, prépare-toi à lever la voile quand j'aurai détaché l'amarre. Tu prendras l'écoute du foc de droite.

Quand la manœuvre fut accomplie, Nordet rentra précautionneusement dans la passe. François, placé à l'avant dirigeait Michel :

– À droite !... À gauche !... Attention à ce récif !...

Peu de temps après, le voilier s'échoua sur le sable.

– Ah ! nous allons pouvoir enfin manger.

Une heure après, François décida que l'on ferait une petite sieste avant de repartir.

Tout le monde s'endormit...

La montre de François marquait deux heures et demie...

Le vent se leva. De gros nuages noirs commencèrent à obstruer l'horizon. Autour de l'île, la houle se levait. Dans la crique, tout était calme.

Tout le monde dormait.

La montre de Michel marquait trois heures et demie.

Le vent avait fraîchi. Les nuages avaient empli la moitié du ciel. Un clapotis fit s'envoler une mouette qui sautillait sur la grève.

Tout le monde dormait.

La montre de Teddy marquait quatre heures et demie.

Le vent soufflait maintenant, violent. De gros nuages noirs emplissaient tout le ciel, et le dernier coin de bleu re-

culait inexorablement. De petites vagues s'écrasaient maintenant sur la berge de la crique.

Tout le monde dormait.

Les trois montres marquaient ensemble cinq heures.

Le grondement sourd de l'orage résonna longuement dans le ciel. Teddy, qui ne dormait plus qu'à moitié, se réveilla tout à fait en s'apercevant qu'il n'y avait plus de soleil :

– Oh ! là ! là ! Mais ça s'est couvert rapidement ! Quelle heure peut-il être ?... Quoi ! cinq heures et quart ! Il est tard. Il va falloir rentrer... Ohé !

François ! Ohé ! Mick ! Réveillez-vous.

– Mmmh ? quoi ?...

Teddy eut tôt fait de les mettre au courant.

– Bon sang ! s'écria François. Il faut partir tout de suite. Sinon les vagues vont envoyer Nordet s'éventrer sur les récifs.

En moins de deux, la voile fut hissée, et les amarres détachées. Trop tard ! François placé à l'avant pour prévenir les récifs, s'était tout de suite aperçu que les vagues énormes qui venaient s'écraser pour après retomber les unes sur les autres, étaient un obstacle insurmontable pour le pauvre petit voilier que le moindre à-coup eût éventré sur les récifs. Seul un moteur bien plus puissant que leur maigre voile eût réussi, même avec difficultés, à surmonter le passage.

– Il est impossible de continuer par là, fit François d'un ton las.

Il dit à Michel de faire demi-tour, car le vent les poussait déjà dans la tempête.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Teddy.

François allait répondre : « Attendre que la tempête passe », quand, dans le fracas d'un coup de tonnerre, la pluie se mit à tomber, diluvienne. Heureusement le bateau était déjà amarré et la voile fut amenée dans un temps record.

Sans se concerter, ils se mirent tous à courir vers le bois tout proche qui constituait la majeure partie de l'île. Là, ils furent un peu à l'abri.

– Ouf ! ça va mieux ainsi, dit Michel.

– Ici nous sommes à peu près à l'abri, dit François.

Mais à cet instant précis, un seau d'eau lui tomba sur la jambe, le contredisant ainsi.

D'une réaction naturelle, les deux autres se mirent à rire tant qu'ils purent ! François portait un short et l'eau ne l'avait mouillé que partiellement.

Une fois que tout le monde fut calmé, Michel dit :

– Ton expérience nous prouve bien que nous ne sommes pas à l'abri ici. Il faut chercher un refuge quelconque.

Michel fut approuvé par la nature sûrement, car une autre masse d'eau tomba non loin d'eux.

– D'accord, partons, décida François.

Bientôt les trois garçons couraient silencieusement en dessous des frondaisons. Peu de temps après, Michel qui était en tête, s'arrêta. Les autres le rejoignirent et aperçurent un espace herbu qui descendait jusqu'au pied d'une falaise à pic. Nichée au fond, sous la pluie battante, éclairée par les éclairs, les trois enfants trempés purent voir comme un asile, une cabane assez vieille où brûlait une lampe.

– Une maison ! s'écria François. Vite, dépêchons-nous ! Le propriétaire de cette maison nous accueillera sûrement jusqu'à la fin de la tempête.

Les enfants jouèrent des jambes jusqu'à la porte de la cabane. François frappa. L'on entendit une chaise repoussée brutalement et une voix avinée répondit :

– C'est vous les gars ? Attendez, je vais ouvrir.

Teddy se demanda quelle figure allait faire François devant l'armoire à glace qui allait, sans aucun doute, sortir...

La porte s'ouvrit... Un homme petit, maigrichon, au visage en lame de couteau, mal rasé, sortit. Il portait une chemise de corps qui avait dû être blanche, et un pantalon de couleur indéfinissable.

L'homme fut stupéfait :

– Quoi !... Que !... Comment êtes-vous rentrés ? demanda-t-il sans penser un instant à les mettre à l'abri.

– Euh ! en bateau, répondit François.

– Co... comment avez-vous pu trouver la passe ?

– Écoutez, nous vous expliquerons tout cela plus tard, mais d'abord laissez-nous entrer.

– Mais c'est juste, dit l'homme en s'écartant, vous êtes trempés ! Prenez chacun une chaise et asseyez-vous devant la cheminée.

Peu après, un beau feu clair flambait dans la cheminée, et l'homme revenait avec des couvertures :

– Tenez ! Déshabillez-vous et mettez ces couvertures par-dessus vous. Je mettrai vos habits à sécher.

– Vous êtes bien aimable, monsieur, dit François.

Il enleva donc son poloshirt, son short et ses sandales. Teddy enleva sa chemise, son pantalon et ses chaussures de basket. Michel, son pull-over, sa chemise, son short, et ses sandales.

Ensuite l’homme revint avec du café chaud et dit :

– Maintenant, racontez-moi depuis le début comment vous êtes arrivés ici.

Tout en buvant le café, François entreprit de narrer ce qui leur était arrivé.

– Mmmh... je vois, dit l’homme quand François eut fini. Attendez un instant, je dois faire quelque chose.

L’homme sortit. François perçut un petit déclic dans la pièce à côté, et tout de suite après des chuchotements.

« Tiens, qu’est-ce que cela veut dire ? se demanda François. Notre hôte ne serait-il pas seul ? C’est bizarre : l’on entend qu’un interlocuteur. Comme au téléphone ! »

Mais soudain tout s’arrêta et l’on n’entendit plus que le crépitement de la pluie sur le toit branlant. Comme l’autre ne revenait pas, François put regarder à son aise autour de la pièce...

Soudain, ses yeux se figèrent : il avait vu, négligemment jeté sur l’unique lit, un Colt 6-15 à canon court !

Ses pensées furent coupées net, car l’homme revenait :

– Il est sept heures, dit-il. La pluie s’est arrêtée. Si nous allions voir où en est votre bateau ? Je vous ai rapporté vos habits.

– Vous ne croyez pas que la mer soit encore trop houleuse ?

– De toute façon vous n’allez pas coucher ici, si ?!

– Euh ! Non...

Peu après, l’homme et les trois enfants furent près de la crique. La pluie tombait, persistante, et les gouttes les transperçaient. Ils étaient complètement gelés et transis dans leurs vêtements mouillés.

– Où est votre bateau ? demanda l’homme.

– Ça alors ! Où est-il passé ? Nous l’avions amarré là !

Effectivement, sur le poteau où l’on avait amarré Nordet, il ne restait plus que quelques morceaux de corde.

– Votre bateau a dû être poussé par le vent. Venez avec moi.

Il se mit à courir le long de la crique jusqu'à ce qu'il en fût sorti. Là, un spectacle navrant les attendait : le petit voilier, poussé par un vent violent, s'était éventré loin dans les récifs.

– Bon sang ! mais il est impossible d'aller le rechercher là où il est !...

– Qu'allons-nous faire ?

– En tout cas il est inutile de rester où nous sommes. Retournons à la baraque.

Et ils se remirent à courir dans le sentier par où ils étaient venus. En cinq minutes, ils étaient retournés à leur point de départ. L'homme prit la parole :

– Bon ! Mettons la situation au point. Votre bateau ne peut pas repartir pour l'instant. Il faudra attendre au moins le jour avant de pouvoir s'en occuper. J'attends deux amis qui doivent venir en vedette. Mais en raison du temps, il se peut qu'ils ne viennent que demain soir. Aussi je ne compte pas trop sur eux. Si le temps s'est remis au beau demain matin, nous pourrions faire une réparation sommaire qui vous permettrait de naviguer jusqu'à Uklond. Là vous ferez faire une réparation sérieuse par un des pêcheurs. Bon ! Tout ceci étant des projets d'avenir, parlons de l'immédiat. Je n'aime pas avoir des étrangers chez moi, mais dans ce cas-ci je ne peux pas vous mettre à la porte. Donc prenez chacun une couverture et mettez-vous ensemble dans un coin. Pigé ?

Peu après les trois enfants étaient entassés dans un coin. L'homme leur avait donné un bol de soupe qui n'était pas spécialement bonne.

François observait du coin de l'œil l'homme qui allait se coucher. Sur le lit, l'arme était toujours là. Il s'approcha du lit, encore tout habillé, vit le Colt, donna un coup d'œil aux enfants qui paraissaient endormis, et le glissa sous le matelas.

« Celui-là n'a pas la conscience tranquille, pensa François. J'ai bien envie de lui demander ce qu'il fait avec ça ! » Mais il comprit vite que cela aggraverait la situation en créant une tension diplomatique !



Mardi 6 juillet

Le lendemain matin, les enfants se réveillèrent pleins de courbatures. En effet, le matelas qu'on leur avait proposé (le plancher de la cabane) n'était pas spécialement moelleux, et de plus ils avaient grand faim. L'homme avait apporté trois tasses de café tiède. Tout de suite après, ils sortirent dehors pour aller voir le voilier.

Avec une barque à rames, l'homme avait déjà apporté Nordet sur la grève et avait apporté des planches et des clous.

*

Il était dix heures. L'homme, n'ayant pas besoin d'eux, les avait envoyés se promener sur l'île. François avait pu mettre les autres au courant, et d'ailleurs Michel avait aussi remarqué que l'homme avait fermé sa porte à clef. Et ainsi, bien que tous les esprits fussent en éveil, Teddy se prélassait au haut d'une des deux falaises qui fermaient la crique. Soudain un bruit de moteur frappa son oreille. Il grossit, s'enfla, et le garçon vit la vedette se diriger vers l'île, et sans la moindre hésitation s'engager dans la passe pour aboutir enfin dans le port où elle accosta sur le quai. L'homme qu'ils connaissaient déjà accourut vers eux. Teddy se rendit bien compte que de la place qu'il occupait, il n'entendrait rien. Aussi dévala-t-il le plus rapidement possible le promontoire, et alla-t-il se cacher derrière un arbre. Deux hommes étaient descendus de la vedette : un, grand, brun, vêtu d'un costume assorti à ses cheveux et qui portait des lunettes ; l'autre, grand, large, fort, vêtu d'un tricot de corps rayé bleu, et d'un blue-jean.

– *What is that boat, Jules ?* demanda l'homme au complet au plus petit.

– *Come with me, quickly please, I will you explain.*

– *O.K. Buss, come with us !*

Les trois hommes s'éloignèrent tranquillement, laissant Teddy à ses méditations.

*

Sur le coup de onze heures, Jules revint travailler sur le bateau. Cependant, Teddy, l'oreille contre la porte, écoutait la conversation des deux Anglais qui étaient restés dans la cabane :

- *These three boys are very annoying.*
- *Yes, they're.*
- *What do we do ?*
- *Nothing. They'll go.*
- *I think that we must say of that to the big boss.*
- *Perhaps.*
- *But to telephone at the big boss here, is dangerous.*

Soudain un bruit de chaise renversée fit reculer Teddy d'un pas. Mais c'était déjà trop tard ! L'homme qui s'appelait Buss avait déjà ouvert la porte et saisi Teddy par les cheveux.

- *Little curious ! Mister Danwson ! Come here to see !*
- Que faire vous ici ? demanda l'homme au complet brun que l'autre avait nommé Danwson, dans un français hésitant, tout en secouant l'enfant par le bras. Que faire vous ici ? répéta-t-il.
- Euh ! Je... je... je passais.
- *Aoh ! You pass only ! Buss, make him to go into.*
- *Okay, boss.*
- Teddy fut poussé sans ménagement dans la baraque.
- *Buss, call Jules, ordonna Danwson.*
- *Okay, boss.*

Buss sortit. Danwson entraîna Teddy dans une petite pièce qui servait de cuisine. Il ouvrit la porte d'une pièce si petite qu'un homme un peu obèse n'aurait pas pu en refermer la porte derrière lui. L'homme prit une fiole et imprégna de son contenu un morceau d'ouate. Et soudain, en moins de temps qu'il ne faut pour le lire, il attrapa la bouche de Teddy de sa main gauche, l'empêchant ainsi de crier, et de l'autre lui fourra le tampon d'ouate sous le nez. Une odeur écœurante et envoûtante saisit Teddy. Tout se mit à tourner, puis, plus rien...

*

François et Michel n'ayant plus entendu de coups de marteau, étaient descendus voir si leur bateau était prêt. Mais l'homme n'était plus là, et le voilier encore en piteux état : aussi étaient-ils retournés à la maison.

François entra.

– Ah ! vous êtes là, s'exclama l'homme. Je vous ai préparé un grand bol de bouillon.

François eût préféré autre chose, mais ce n'était pas le moment de faire le difficile, et de plus l'homme continuait :

– Mais où est votre ami ?

– Justement, nous n'en savons rien !

– Bah ! Il ne doit pas être bien loin. Buvez votre bouillon pendant que je vais le chercher.

Quand l'homme sortit, les enfants finissaient de boire.

Une fois seul, François alla regarder par la fenêtre pour s'assurer que l'homme était bien parti. Puis il se dirigea vers le lit pour voir si le Colt était toujours là. Il avait un peu mal au cœur. Il souleva le matelas et le vit posé à côté de deux boîtes de cartouches. Il laissa retomber les couvertures. Un choc sourd le fit se retourner : Michel était tombé de sa chaise, endormi. François se précipita pour voir si son frère n'avait rien...

*

La porte s'ouvrit, laissant passer les trois hommes.

– *Mister Danwson, we can go in. They sleep. Ah ! Ah ! Ah !*

– *Buss ! Cord them !*

Buss partit dans la pièce à côté et revint, tirant par terre Teddy par le col de sa chemise et portant un rouleau de corde.

– *This also?* demanda-t-il.

– *Yes, so.*

Buss commença par Teddy : il le mit sur le ventre puis lui attacha les chevilles, puis les jambes ; ensuite il réunit ses mains derrière son dos, et attacha ses poignets et ses bras. Après cela, ce fut le tour de François, puis de Michel qui n'opposèrent pas plus de résistance que Teddy puisqu'ils étaient drogués.

*

Teddy se réveilla le premier. Un mal douloureux dans tout le corps le fit se redresser. Du moins essayer, car il était encore lié et ne pouvait se mouvoir qu'avec difficultés. Il regarda autour de lui : il se trouvait dans un cachot humide, allongé, ainsi que les autres, sur une pailleasse. Une bougie, fichée dans le goulot d'une bouteille, éclairait faiblement une énorme porte dont la grosseur des gonds ne laissait aucun doute sur sa solidité. Ceci dit, il n'y avait plus grand chose à voir, à part quelques anneaux scellés dans le mur.

Une heure après environ, François et Michel se réveillèrent.

– Nous sommes certainement tombés en plein dans un repaire de bandits, commenta François une fois que Teddy l'eut mis au courant. Dieu sait ce qu'ils vont faire de nous. En tout cas, nous n'avons pas de grandes chances de nous enfuir. Ces liens sont bien serrés.

– Et de toute façon cette porte a l'air solide.

Au même moment, le battant s'ouvrit, laissant passer un homme grand, aux cheveux bruns, qui portait une chemise et un short kaki. Les trois enfants remarquèrent tout de suite l'œil noir que braquait sur eux la gueule du canon d'un Parabellum 8-13 menaçant que tenait l'homme. Celui-ci dit :

– Vous, tenez-vous tranquilles. Puis, rejetant la tête en arrière : *Mitshaaba ! Viens ici !*

Un homme hideux, jaune, gros, d'origine orientale, vêtu d'une veste de toile beige serrée à la taille par une serviette sale, et d'un pantalon du même tissu, rouge, retroussé au bas, qui laissait apparaître ses pieds nus, sales, entra.

L'homme qui avait parlé dit :

– *Pose ça là et sort.*

L'homme jaune posa un plateau qu'il tenait dans ses doigts boudinés et qui contenait des aliments.

– Je vais défaire vos attaches, dit l'homme en kaki avec un fort accent anglais. Mais seulement non bouger, sinon... et l'homme agita son arme.

La menace était évidente. L'homme s'approcha des enfants, un couteau à la main. Il détacha Michel et François. Puis, comme il se retournait pour couper les liens de Teddy, Michel sauta sur l'homme accroupi. François se précipita aussitôt et tordit le bras droit de l'homme jusqu'au moment où il lâcha le pistolet dans un cri étouffé par la main de Michel. L'homme essayait de se dégager, mais François le ré-

duisit à l'impuissance en lui donnant un coup de crosse. Puis il le ficela avec les cordes qui avaient servi à les attacher. Pendant ce temps, Michel avait détaché Teddy.

– Venez, dit François brièvement.

Ils sortirent tous à la file indienne, par la porte restée ouverte. François, qui était en tête, vit un long couloir parsemé de portes. La première à gauche était grande ouverte. François s'en approcha prudemment. Il aperçut un escalier qui montait. Juste ce qu'il cherchait ! Il s'y engagea et s'arrêta au premier palier. Il entrouvrit la porte et vit une grande cour pavée. Il ouvrit la porte toute grande, et sortit dans cette cour qui était couverte. Tout à coup une autre porte s'ouvrit et un homme en livrée de domestique portant un plateau les vit.

François fit aussitôt demi-tour et s'engouffra dans l'escalier. Mais maintenant la file avait changé : c'était Michel qui en tenait la tête. Derrière eux l'homme criait :

– Alerte ! Alerte ! Ils se sont enfuis ! Alerte !... Arrêtez ou je tire.

Pendant que les garçons montaient, une balle vint s'écraser sur la rampe. Pourtant ils étaient montés au dernier étage. Teddy ouvrit une porte et tous s'y engouffrèrent. L'homme qui arrivait en soufflant s'écria rageusement :

– Vous êtes coincés ! Rendez-vous ! Sortez un à un, les mains sur la tête !

L'homme attendit un instant, puis cria dans l'escalier :

– Venez les gars ! Ils sont coincés ! *Come here! They can't go out!*

Sept hommes arrivèrent. Danwson, qui était en tête, rentra délibérément dans la pièce. Il se trouvait dans un immense grenier, complètement vide, à part de poussière et de toiles d'araignées ! Eh bien ! dans cette pièce complètement vide, les enfants avaient disparu ! Danwson poussa un rugissement :

– *Look at, immediately !*

Les huit hommes se mirent à chercher. Mais où chercher ? La pièce était désespérément vide. Soudain un homme jaune, habillé d'une chemise blanche et d'un pantalon bleu cria :

– *Oh ! Je les ai ! Venez !*

Tous les hommes accoururent.

Le Jaune avait refermé la porte dont le battant était resté plaqué contre la paroi. Et les huit hommes stupéfaits

avaient vu les trois enfants alignés en rang d'oignon. Aussitôt huit pistolets automatiques se levèrent.

– Pas bouger ! *Buss ! Tiens-les en respect.*

Ensuite Danwson et un Jaune se mirent à parler ensemble :

– *Mitsuhirato, ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux ne pas en parler à Laveitritt ?*

– *Oui, je crois. Sinon nous risquons qu'il nous enguirlande.*

– *Comme tu dis ! Okay. Mais où est Nutch ?*

– *Je ne sais pas*, dit un homme vêtu d'une veste écosaise et d'un pantalon beige.

– *En tout cas*, reprit Danwson, *Buss, Mitshaaba, et Jean, allez me ficeler ces trois-là.*

Aussitôt, les trois hommes obéirent et emmenèrent dans la cave les enfants. François regarda sa montre : il était vingt heures. Buss leur ordonna, dans un très mauvais français, de se coucher à plat ventre, les mains derrière le dos. Les garçons ne discutèrent pas, car Mitshaaba les surveillait, un Nagan 10-18 à la main. Bientôt ils se retrouvèrent comme avant, ficelés comme des saucissons. Le Jaune rengaina son arme.

– Bonne nuit ! lança Buss en sortant. Quant à Nutch, l'homme qui s'était fait assommer par François, il avait disparu.

Les enfants étaient dans le noir car Jean avait soufflé la bougie.

Bientôt les enfants s'endormirent d'un sommeil agité, malgré le froid, la dureté du sol, et leurs liens qui rentraient dans leur chair. En effet, et c'était là ce qui faisait le plus mal, les cordes des chevilles et des poignets étaient très serrées. Heureusement, les liens qui retenaient leurs bras, étaient séparés de la peau par les habits, et ne faisaient donc pas trop souffrir les garçons, souffrances qui se retrouvaient largement dans les mains et les pieds. De plus ils avaient horriblement faim, n'ayant pu profiter du déjeuner que Nutch leur avait apporté.



Mercredi 7 Juillet

Une clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit. Un homme en complet noir entra et s'adressa à des silhouettes invisibles aux garçons :

– Voici donc les enfants dont vous m'avez parlé.

L'homme s'exprimait dans un français absolument pur et une note distinguée s'élevait dans sa voix. Il fit un geste et Buss et Nutch entrèrent également armés de pistolets automatiques Parabellum 8-13. Ils se mirent chacun d'un côté de la porte. L'homme au ton courtois reprit la parole :

– Je crois que nous avons à parler ensemble. Mais ce cachot est fort peu confortable pour les besoins de la cause. Aussi je propose que nous allions dans mon bureau.

Il se retourna vers Nutch, et dit :

– *Amène-les, poings ficelés.*

– *Bien, chef.*

L'homme en noir sorti, Buss s'approcha d'eux et leur dit :

– Moi, vous enlever ficelles. Non aller-venir, sinon...

Et il montra le pistolet de Nutch. François avait compris en gros qu'on allait les détacher et qu'il ne fallait pas bouger, sinon...

Peu après, les enfants sortirent du cachot, précédés de Buss, suivis de Nutch. L'Américain prit le même escalier que la veille, mais ne s'arrêta pas au rez-de-chaussée et alla directement au premier. Quand il ouvrit la porte, les enfants purent voir un court couloir qui était aussi large que long : quatre mètres environ. Buss bifurqua à droite dans un passage de deux mètres de large qui continuait derrière eux, mais qui s'arrêtait en face, après une porte à droite et à gauche. L'Américain choisit celle de gauche et frappa :

– *Entrez !*

Il entra et s'effaça pour laisser passer les enfants qui avaient encore les poings liés. Ils aperçurent un bureau

luxueusement meublé Louis XVI où l'homme en noir trônait. À droite et à gauche, une bibliothèque. Devant eux le bureau, et derrière ce bureau, de grandes armoires. Là se trouvaient déjà Danwson, un homme jaune habillé d'un complet beige, un Anglais vêtu d'une veste écossaise et d'un pantalon beige, et encore un Jaune habillé d'une chemise blanche et d'un pantalon bleu.

Tout ce monde qui se trouvait dans des fauteuils, regardait avec plus ou moins d'attention et de curiosité les enfants.

– *Attachez-les sur une chaise*, dit l'homme en noir.

Aussitôt les enfants furent poussés et attachés sur des chaises de cuisine, certainement montées là à leur intention.

Et, Buss et Nutch s'étant retirés, l'homme en noir commença :

– Voilà la situation : venus dans l'île, que nous appelons « Ère », avec des intentions plus ou moins pacifiques, vous êtes tombés dans un nid de frelons. Votre vilaine curiosité a mis les frelons en colère, et maintenant vous êtes « piqués ». Je pourrais vous tuer sans que personne ne m'importune, mais je risquerais que la Police ne fasse des recherches trop prolongées qui arrêteraient notre trafic pendant un semestre. Or nous avons besoin d'argent. Aussi faut-il empêcher cela à tout prix. Je ne peux évidemment pas vous relâcher. C'est pourquoi je vais faire croire à un kidnapping. Pour cela il me faut certains renseignements. Malheureusement je n'ai pas confiance en vous et nous allons monter dans un petit bureau que j'ai fait aménager spécialement pour vous.

Ensuite l'homme en noir appuya sur le bouton d'un interphone posé sur le bureau et dit :

– *Entrez !*

La porte s'ouvrit et Buss, Nutch, et Mitshaaba entrèrent. L'homme continuait :

– *Portez les chaises dans la salle d'en haut.*

– *Bien chef !*

– *Danwson et Mitsuhirato viendront avec nous.*

Les hommes empoignèrent les chaises et sortirent du bureau.

Bientôt ils furent au second et François vit un couloir tout pareil à celui du premier, seulement un rien plus poussiéreux. Danwson ouvrit la première porte de droite pour laisser les hommes entrer dans une pièce bizarre : elle fai-

sait cinq mètres sur huit et était meublée d'objets plus ou moins étranges : trois couchettes de docteur, un banc, quelques chaises, une armoire ; en plus de cela, il y avait dans un coin un bizarre appareil : il se composait d'un tube d'aluminium de deux mètres de haut, solidement planté sur un piédestal à roulettes où coulissait une espèce de carcan. Au-dessus se trouvait une boîte carrée de vingt centimètres qui comprenait une sonnerie et une ampoule rouge.

– *Buss et Nutch, sortez et ne rentrez que quand je vous le dirai.*

Ceci fait, il ne restait plus dans la pièce que le chef, Danwson, l'homme jaune qui s'appelait Mitsuhirato, et Mitshaaba.

– Mes chers enfants, dit le chef, je vais vous poser les six questions qui me manquent. Premièrement : à quelle date devait se terminer le séjour ? Deuxièmement : où se trouve votre campement ? Troisièmement : quelle est votre identité ? Quatrièmement : êtes-vous déjà allés à Uklond ? Cinquièmement : quelle est l'adresse de vos parents ? Et enfin sixièmement : quel est le métier qu'exercent vos parents ? Bien enregistré ? Bon ! *Mitshaaba ! Sort celui au poloshirt et celui à la chemise rouge.*

Mitshaaba ouvrit la porte et empoigna la chaise de François qu'il posa dans le couloir en disant :

– *Buss ! Nutch ! Prenez-le et encore un autre que je vais vous sortir.*

Puis il empoigna la chaise de Teddy et la posa à côté de celle François.

– *Voilà.*

Ensuite il referma la porte. Cependant le chef s'adressait à Michel :

– À vous, je vous pose deux questions : durée et lieu de votre campement.

Silence.

– Vous ne parlez pas ? Très bien ! Nous connaissons certains moyens pour faire parler les gens récalcitrants !...

Sa voix était devenue basse et dure.

– Attention ! Je vous préviens tout de suite : n'essayez pas de m'induire en erreur, l'engin que vous voyez là-bas (il indiquait le tuyau d'aluminium) démentira tous vos mensonges. Il est conçu spécialement pour ça. Alors vous ne voulez toujours pas répondre ? Non ? Tant pis !

L'homme marcha vers l'armoire. Il l'ouvrit et en sortit un cendrier, un paquet de cigarettes, et une boîte d'allumettes. Il referma la porte et marcha vers Michel. Il posa le cendrier par terre à côté de la chaise et alluma posément une cigarette avec les allumettes. Puis il posa les allumettes et le paquet de cigarettes à côté du cendrier et reprit la parole en regardant rêveusement le bout de sa cigarette.

– Je vous rappelle une dernière fois que vous pouvez arrêter les opérations en cours en répondant à mes deux questions : durée et lieu du campement. Mmmh ? Compris ? Bon ! alors allons-y !

Il passa dans le dos de Michel et appela Mitshaaba d'un geste, qui vint tenir la tête du garçon penchée en avant, en s'asseyant sur ses genoux. Le chef tira légèrement en arrière le col de la chemise et du pull-over de Michel de façon à pouvoir appliquer avec facilité le bout incandescent de sa cigarette, légèrement à droite de la nuque. Michel poussa un gémissement et essaya de relever sa tête. Mais Mitshaaba le tenait fermement de ses gros doigts, jaunes, sales, et gras.

– Alors ? demanda l'homme.

Puis, comme Michel ne répondait pas, il se pencha à nouveau et fit une autre brûlure, trois centimètres à droite.

Cette fois Michel ne put retenir un cri de douleur.

Comme il ne parlait toujours pas, l'homme lui fit encore deux brûlures, coup sur coup, chaque fois à trois centimètres de distance. La cinquième fut sous le menton.

– Non ! arrêtez, dit Michel en gémissant.

– Ah ! Ah ! On parle ! *Mitshaaba ! Là-bas !* dit l'homme en montrant le tuyau d'aluminium.

Mitshaaba lâcha la tête de Michel et empoigna la chaise qu'il alla placer contre le tuyau d'aluminium. L'homme en noir marcha vers la machine et, ayant desserré une vis, fit descendre le carcan qu'il referma sur le cou meurtri de Michel, et dit :

– Maintenant parle !

– Euh !

– Parle ! dit-il d'une voix menaçante. Où se trouve votre campement ?

– À... à Surfant.

– Surfant ? Ah ! oui je vois. Quelle est la date à laquelle vous deviez rentrer chez vous ?

– Euh ! Le... le 10 juillet.

Aussitôt la cloche se mit à sonner et la lampe rouge s'alluma.

– Vous vous trompez, jeune homme, fit le chef ; et il rit doucement. Vous n'arriverez à rien comme ça. Allez répondez juste, et vous serez tranquille.

– Le... le 15 septembre.

Comme la lampe ne s'allumait pas, l'homme dit :

– Ah ! Je vois que nous sommes revenus à des sentiments raisonnables. Bien ! *Mitshaaba ! Sors-le et amènes-en un autre.*

Mitshaaba prit la chaise et sortit dans le couloir où il prit au hasard Teddy. Le chef le prévint de la machine comme pour Michel, puis lui posa ses questions :

– Vous allez me donner en entier le nom de chacun de vous. Ensuite vous me direz si vous êtes déjà allés à Uklond d'une façon ou d'une autre. Compris ? Alors, j'écoute.

– Taisez-vous : moi je ne vous écoute pas.

L'homme devint cramoisi de colère !

– Petit impertinent ! Nous allons voir ce que vous allez dire dans cinq minutes ! *Danwson ! Mitsuhirato ! Sortez vos armes !*

Respectivement, les deux hommes sortirent un Browning 6-10 et un Nagan 4-8, et ils les braquèrent sur Teddy.

– *Mitshaaba ! Détache-le et allonge-le sur la couchette, sur le ventre.*

L'homme se dirigea de nouveau vers l'armoire où il rangea le cendrier, les cigarettes et les allumettes. Il en sortit une boîte métallique de quinze sur vingt centimètres. Quand il se retourna, la boîte à la main, Teddy était allongé sur le ventre sur la couchette, sous la menace des deux pistolets automatiques. L'homme s'approcha à grands pas et dit à Mitshaaba :

– *Déculotte-le !*

– *Bien, chef.*

Mitshaaba s'approcha de Teddy et le mit brutalement sur le dos. Ensuite il défit la boucle de la ceinture de son pantalon et déboutonna les boutons. Puis il tira le pantalon à la hauteur des genoux et le remit sur le ventre.

Le chef avait ouvert la boîte métallique et laissait ainsi apercevoir son contenu : de longues échardes de bois, de dix centimètres environ ! Il prit un air excédé, baissa le ca-

leçon du garçon, et repoussa jusqu'au milieu du dos sa chemise rouge. Puis il prit une écharde et la piqua dans la fesse droite de Teddy.

*

– Ahhh ! Non, arrêtez !

Le pauvre Teddy avait dans chacune des fesses une dizaine d'épines.

Mitshaaba prit Teddy sous son bras gauche, et du droit lui enleva rapidement ses épines. Puis il l'assit sur une chaise, et referma d'un coup sec le carcan d'aluminium.

– Alors maintenant, parlez ! Quel est votre nom ?

– Te... Teddy... Fabre.

– Le nom du grand garçon blond qui n'est pas encore passé ?

– Euh ! François... Fabre.

– Et le dernier ?

– Mi... Michel Fabre.

– Vous êtes donc tous frères ?

– Oui, dit Teddy sans réfléchir.

« Drrrrring ! »

– Faux ! Donnez-moi vos liens de parenté exacts.

– François et Michel sont frères, et moi je suis leur cousin.

– Bon ! Dernière question : êtes-vous allés à Uklond ?

– Non, jamais.

– Ni l'année dernière ?

– Non, jamais je vous dis.

– Bon, je vous crois.

L'homme défit le carcan et ordonna à Teddy de se lever et de se rhabiller sommairement. Ensuite Mitshaaba le poussa sur sa chaise et lui attacha les poignets dans le dos. Puis les chevilles aux pieds de la chaise. Il ouvrit la porte du couloir et sortit Teddy. Il empoigna la chaise de François et la plaça au milieu de la pièce.

Après le petit préambule, le chef dit :

– Deux questions pour vous : le métier et l'adresse de vos parents, mmmh ?

François se tut.

– On fait la forte tête ? Très bien ! Vous l'aurez voulu. *Mitshaaba ! Détache-le et allonge-le sur le dos.*

Mitshaaba détacha les liens de François, en même temps que le Browning et le Nagan se braquaient. Il l'emporta jusqu'à la couchette où il le coucha sur le dos. L'homme avait rangé la boîte métallique et fermé l'armoire. Puis il s'était rendu auprès de l'enfant. Il déboutonna le bouton de son short et tira la fermeture-éclair. Ensuite il fit descendre le short beige jusqu'aux genoux. Il prit à deux mains le maillot de bain et le descendit à la même hauteur. Il prit entre le pouce et l'index l'extrémité de la glande et opéra un mouvement de va-et-vient. Mitshaaba tenait de ses gros doigts les chevilles jointes du garçon, et le chef s'était assis sur sa poitrine, tout en continuant le mouvement. François sentait des douleurs vives lui passer dans le ventre et dans la glande. Le chef continuait de plus en plus vite, et les douleurs se faisaient de plus en plus aiguës. Et soudain une douleur plus forte que les autres, le noir, plus rien...

*

À peine quelques instants plus tard, François revint à lui. Il ne ressentait presque plus rien des douleurs passées. Mitshaaba repoussa la glande, remonta le slip de bain ainsi que le short qu'il reboutonna. Le garçon avait le rouge aux joues devant ces quatre hommes qui ne se gênaient pas pour regarder sa glande, toute durcie et raide, et dont il sortait une substance blanchâtre.

Le chef dit à Mitshaaba :

– *Rattache-le : il est une heure. Nous devons aller manger.*

– *Bien, chef.*

Mitsuhirato se leva.

– *Laveitritt !*

Le chef se retourna :

– *Quoi ?*

– *Que vas-tu faire ?*

– *Je n'en sais rien. Je ne pensais pas que cela raterait. Tu as une idée ?*

– *Non. Simplement le fouet. Ça marche aussi.*

– *Nous ferons ça après le déjeuner.*

Les trois garçons furent conduits dans la salle en face. En étant aussi vide et aussi sale, elle mesurait cinq mètres sur quatre. Les enfants étaient tous solidement attachés sur leur chaise et, à part François, ils souffraient tous plus ou

moins. Nul ne parlait car il n'y avait rien à dire. Il était une heure et demie environ, et les garçons commençaient à avoir une solide faim. Michel se rendit brusquement compte que François était en train de se tortiller depuis un bon moment.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Chut ! Tu vas voir !...

Un quart d'heure passa.

Soudain, au grand étonnement de Teddy et de Michel, François ramena ses mains en avant, libres !

Les deux garçons restèrent muets d'étonnement. Ils voyaient maintenant François qui s'activait sur les liens de ses chevilles avec son canif. Michel se rappela brusquement que les hommes n'avaient pas pensé à les fouiller !

Dix minutes plus tard, les trois garçons étaient libres. François dit rapidement :

– Nous sommes au second. Les hommes doivent être en train de manger à l'heure qu'il est. Il faut redescendre au rez-de-chaussée où nous pourrons sortir.

François appuya sur la poignée de la porte, qui s'ouvrit en grinçant, et reconnut le couloir. Il alla ouvrir la porte de l'escalier silencieux. Michel referma la porte consciencieusement derrière lui. Ensuite les garçons se mirent à descendre l'escalier pas à pas.

Arrivé au rez-de-chaussée, François ouvrit la porte et sortit dans la cour pavée où de grosses colonnes soutenaient la voûte. Il tourna à gauche où, tout de suite après, il vit une grille en fer forgé, imposante par ses dimensions, imposante par ses moulures. Elle était entrouverte. François la franchit et arriva au croisement d'un chemin plus ou moins empierré qui s'enfonçait dans les bois : un embranchement à droite, un à gauche. Il s'engagea au hasard dans celui de droite et partit au pas de course.

Cent mètres plus loin, un autre chemin identique s'enfonçait à droite. François choisit de continuer tout droit sous les frondaisons des arbres. Pas cinquante mètres plus loin, le chemin débouchait dans une clairière herbue de quatre cents mètres sur deux cents environ. Au milieu se trouvait une maison de bois en fort mauvais état.

– Allons nous cacher là-dedans, proposa Teddy.

Les enfants se mirent à courir sur le chemin dont les vieux pavés disparaissaient sous les herbes folles. En

quelques instants, François fut devant la porte pourrie qu'il poussa. Le battant grinça affreusement en s'ouvrant.

L'intérieur n'était pas en meilleur état que l'extérieur : l'unique pièce était sale et pleine de toiles d'araignées. La pluie avait percé en plusieurs endroits le plancher pourri. Aucun meuble n'était visible, mais les quatre parois étaient tapissées de portes de placards. Michel repoussa le battant. Pendant ce temps, François cherchait le meilleur endroit pour se cacher au cas où les hommes entreraient. Cela ne manquait pas malgré le manque de meubles : en effet des gravats et des poutres étaient tombés un peu partout dans la pièce. Il choisit le meilleur endroit : dans un coin sombre qui était caché par un gros tas de gravats et des planches. Les enfants se casèrent dans ce coin et se turent. François regarda sa montre : il était deux heures et demie.

*

Le bruit d'un moteur puissant se fit entendre au loin. Les enfants se tassèrent au fond de leur trou. La voiture arriva à la hauteur de la cabane et s'arrêta dans un crissement de freins. La porte s'ouvrit violemment et Danwson, une mitraillette Mauser 30-13 au poing, apparut. Il regarda soupçonneusement l'intérieur, puis se retournant appela :

– *Mitsuhirato ! Viens !*

Mitsuhirato, une carabine à répétition Winchester 5-12 à lunette à la main, apparut derrière l'Américain.

– *Il faut chercher. C'est plein de saloperies.*

– *Mmmh !*

Mitsuhirato regarda autour de lui, puis se dirigea vers le tas de gravats. Il repoussa d'une main la planche qui tomba par terre avec fracas et regarda. Il continua ses recherches.

Pendant ce temps, Danwson avait cherché dans les placards pourris.

Enfin, quelques instants plus tard, ils sortirent et les deux hommes s'installèrent dans une Jeep kaki. Danwson se mit à côté du conducteur et empoigna à deux mains une mitrailleuse Luftwaffe 50-20 accrochée à la Jeep. Mitsuhirato mit en marche, embraya, la voiture partit, eut des ratées, puis s'arrêta.

– *Dy ! dit Danwson. What is it?... Tire sur le démarreur !*

Mitsuhirato tira sur le démarreur.

« Roooooooooum ! Roum ! Rou... ! Pttt ! Pttt ! » Silence.
– *Dy !* dit Danwson. *And dy back.*
Il alla ouvrir le capot du moteur...

*

Qu'étaient devenus les enfants ? Au moment où ils avaient entendu la Jeep arriver, Teddy avait eu un faux mouvement provoqué par la peur, et avait fait crouler un petit tas de gravats, dévoilant ainsi un trou à la base de la cloison. Ils s'étaient évadés par cette issue inespérée, tandis que les hommes cherchaient à l'intérieur.

Pourquoi la Jeep avait-elle calé ? Parce que François, avant de partir, avait jeté trois ou quatre poignées de terre dans le réservoir d'essence.

Maintenant les enfants couraient dans le chemin qui traversait la clairière et qui s'enfonçait dans les bois. Deux cents mètres après, le chemin sortait de la forêt pour aboutir dans un autre tout identique qui longeait une falaise, qui, elle-même, dominait la mer.

François prit au hasard à gauche, suivi des autres ; ils couraient toujours. Ils n'avaient pas fait dix mètres qu'un homme jaune, habillé d'une chemise blanche et d'un pantalon bleu, une carabine à répétition Winchester 5-12 à lunette à la main, apparut, menaçant :

– Haut les mains !

Derrière lui, Mitshaaba apparut un Nagan 10-18 au poing ; autrement dit, une arme terrible.

Les garçons durent s'exécuter devant la menace. Mitshaaba dit :

– *Monitavalo ! Sors ton pistolet-fusée.*

L'homme jaune, que Mitsuhirato avait appelé Monitavalo, sortit de sa poche arrière un pistolet lance fusée. Après avoir glissé une cartouche dans le chargeur, il tira deux coups de carabine par terre. Puis, après avoir laissé s'égrener quelques secondes, il tira sa fusée qui alla inscrire dans le ciel une belle courbe rouge.

Mitshaaba surveillait toujours les garçons d'un œil vigilant.

Aucune ouverture ne s'était proposée jusqu'à présent.

Une minute après, Mitsuhirato et Danwson arrivèrent en courant. Ils semblaient tout aussi furieux. François dit d'un ton qu'il voulait léger :

– Vous n'avez pas digéré le sable que j'ai mis, hein?!

– Quoi ? demanda Danwson.

– Pas avaler sable, *ground*.

– *What!* C'est vous ?! Sale garçon ! Nous faire cela après... petite note ! *Il faut attendre les autres. Mitsuhirato ! C'est le grand, François Fabre, je crois, qui a fait le coup.*

À la suite de ces paroles, Mitsuhirato partit dans une rage noire. Il secoua brutalement François. Mais Danwson s'interposa :

– *Nous réglerons tout ça un autre jour.*

*

En rentrant au castel, l'on avait rencontré tous les hommes. La petite équipée entra dans la cour où Laveitritt attendait, alerté par les coups de feu.

– *Mettez-moi les garçons dans la cave. Un fer à chaque pied, et enlevez-leur leurs chaussures.*

Buss, Nutch, et Mitshaaba descendirent les trois garçons dans la cave qu'ils connaissaient déjà. Sous la menace des armes, ils durent se coucher sur le dos. Buss leur mit à chacun un fer au pied droit, relié au mur par une chaîne. Mitshaaba se baissa près de Teddy. Il dénoua les lacets de ses baskets et les enleva. Puis il tira l'une après l'autre les deux chaussettes. Il posa le tout, en tas, au milieu de la pièce. Puis il enleva les sandales de François et de Michel. Il prit toutes ces affaires et sortit.

Buss et Nutch étaient toujours là.

Soudain, Jean, le serviteur, entra portant un énorme plateau garni de nourriture.

– Voici votre déjeuner, dit-il. Attention : cela fera aussi votre dîner.

Il avait aussi apporté une grosse lampe électrique qu'il laissa avec le plateau.

Les trois hommes sortirent.

La clef grinça.

Il était cinq heures...

IV

Jeudi 8 juillet

Dans un bruit de verrous poussés, la porte s'ouvrit laissant passer Mitshaaba et Buss. Buss s'appuya au mur. Sa main droite renfermait son pistolet automatique Parabel-lum 8-13. Mitshaaba, lui, alla défaire au mur les chaînes et fit un signe impératif pour faire comprendre aux garçons qu'il fallait se lever. Les deux hommes conduisirent les garçons jusqu'au bureau de Laveitritt.

Celui-ci, campé derrière son bureau, fumait une cigarette en faisant des ronds.

– Asseyez-vous, jeunes gens. Je crois que nous avons à parler. Ah ! au fait ! Je n'ai pas apprécié du tout votre initiative d'hier. La prochaine fois, je vous ferai fouetter d'importance. Bon ! maintenant parlons de ce qui vous attend : vous allez d'abord rester ici un moment pour des raisons personnelles. Ensuite nous vous embarquerons dans un navire qui vous conduira en Allemagne où vous passerez la fin de vos jours en compagnie d'une famille française. Voilà, c'est tout. *C'est tout*, répéta-t-il à l'adresse de Buss et de Mitshaaba.

Ces deux derniers conduisirent les enfants au second. Buss poussa la première porte à gauche et entra dans la pièce où les garçons avaient déjà été retenus. Les enfants firent de même et entrèrent dans une chambre spécialement aménagée pour eux depuis peu. En face, une autre porte ; à droite, deux lits de deux mètres sur un, séparés par une petite table de nuit ronde d'un mètre de diamètre. À gauche, un autre lit identique séparé d'une grande armoire par une autre table de nuit. Au milieu, une table de deux mètres sur un, et quatre chaises.

Mitshaaba et Buss sortirent laissant la lumière allumée, après avoir enlevé les fers de leurs pieds nus. Il n'y avait pas de fenêtre, mais un lustre éclairait très bien la pièce. De

plus, il pouvait être secondé par trois petites lampes de chevet.

François regarda sa montre. Dix heures et quart. Au même moment la porte s'ouvrit, et le serviteur, Jean, entra. Il déposa le plateau du petit déjeuner et dit :

– D'ici que vous embarquiez, vous resterez ici et ce sera moi qui vous monterai à déjeuner. Si vous désirez quelque chose, c'est à moi qu'il faut le demander. Voilà, je crois que c'est tout.

Soudain Buss entra.

– Ah ! non, reprit Jean. Buss va vous fouiller. Allongez-vous chacun sur un lit et tenez-vous tranquilles : Nutch est dehors.

Buss commença par François. Il sortit un mouchoir, son canif, un morceau de chewing-gum, et deux pièces d'un franc. Il tâta son poloshirt, puis passa à Michel. Il sortit de ses poches une lampe électrique, un mouchoir, un morceau de bois sculpté, et un morceau de grosse corde. Il passa ses grosses mains sales contre la peau du garçon, et entre sa chemise et son pull-over. Et enfin il passa à Teddy. Il sortit des poches de son pantalon un mouchoir, une lampe électrique, un coquillage, un billet de cinq francs, et un agenda. Il tâta les poches de sa chemise et sortit une boîte d'allumettes à moitié vide. Puis il fit glisser ses mains le long des jambes du garçon de façon à s'assurer qu'il n'y avait plus rien.

Ensuite il se dirigea vers la table où il avait empilé tous ces divers objets. Il prit le canif de François, les deux lampes électriques, l'argent qu'il fourra dans sa poche, et sortit. La porte claqua, les laissant seuls.

Les enfants se relevèrent de leur couchette et allèrent reprendre leurs objets personnels.

*

Il était trois heures. Jean avait apporté à manger aux enfants, quand la porte s'ouvrit à nouveau. Mitshaaba entra. Il fit signe à François de le suivre. Sur le palier, il y avait aussi Buss et Nutch qui le poussèrent dans la salle en face qu'il connaissait déjà. Laveitritt s'y trouvait déjà. Mitshaaba lui saisit le poloshirt à la taille et le souleva de façon à le lui enlever. Quand ce fut fait, il souleva François de terre et le coucha sur le ventre, sur une couchette. Laveitritt dit :

– Je te rappelle mes deux questions : adresse et métier de vos parents.

Silence...

– Non ? Bon alors tant pis !

François entendit grincer la porte de l'armoire...

Puis soudain, il reçut un coup de fouet sur les épaules. Il poussa un gémissement et se tortilla. Mais Mitshaaba s'assit sur ses jambes nues, et Buss saisit fermement ses deux poignets.

Nouveau coup de fouet. François se tortilla encore une fois tant qu'il put malgré l'étreinte des deux hommes.

Encore un coup de fouet. Et Mitshaaba, qui se fichait pas mal de ce que pouvait ressentir l'enfant, passait ses gros doigts jaunes sous ses bras, sous ses aisselles, sur les côtés du corps.

Maintenant François ne comptait plus les coups de fouet : ils pleuvaient, innombrables. Il arriva un moment où François, à bout de souffle, fut obligé de capituler. Laveitritt l'assit sur une chaise malgré ses douleurs et referma sur son cou le carcan d'aluminium.

– Le métier d'abord.

– Mon père est pilote de course pour la maison ANCA. Le père de Teddy est sous-président général de la maison ANCA.

– L'adresse ?

– Mon père habite 22 rue du Berger.

– Quelle ville ?

– Soisy.

– Où cela se trouve-t-il ?

– Dans la Seine et Oise. Au nord de Paris.

– Et le père de votre cousin ?

– 3, rue de la Grange-au-bois à Orsay ; toujours dans Seine et Oise.

– Quelle direction par rapport à Paris ?

– À l'ouest.

– Okay ! dit-il en détachant le carcan.

François s'étant levé, Mitshaaba lui remit son poloshirt, puis le poussa dans le couloir. Nutch ouvrit la porte avec une clef et le Jaune projeta François dans la pièce. Celui-ci se précipita sur son lit, essayant d'étouffer ses larmes dans son oreiller, tant son dos lui faisait mal et le brûlait.

V

Dimanche 11 juillet

Les jours passaient. Dans leur chambre, les enfants jouaient aux cartes, aux dames, ou bien encore aux échecs, et à toutes sortes de petits jeux qu'ils s'étaient inventés.

Il était dix heures du matin quand Mitsuhirato et Danwson entrèrent. Ce dernier prit tout de suite la parole :

– Laveitritt est parti. Vous souvenez-vous de la terre dans le moteur ? Je ne veux pas savoir qui fit. Tous les garçons, même chose.

François s'avança d'un pas et dit :

– C'est moi qui ai mis la terre.

Mais l'Américain s'obstinait :

– Je ne veux pas savoir qui fit. Tous, même chose. Par vous commencer, dit-il en montrant du doigt François. Venir ici.

L'Américain saisit François par l'épaule et le tira vers lui. Il lui enleva son poloshirt violemment, puis déboutonna les boutons de son short qui tomba irrémédiablement sur ses chevilles. Il baissa le maillot de bain et l'enleva. Il posa toutes ces affaires sur la table et passa à Teddy à qui il déboutonna sa chemise et son pantalon qu'il enleva ainsi que son caleçon. Ensuite, il attrapa Michel par le col et l'amena près de lui. Il lui retira son pull-over et son poloshirt léger. Puis il déboutonna le short et le retira ainsi que le caleçon.

Ainsi les trois garçons étaient nus devant les deux hommes. Mitsuhirato tira François et le poussa sur un lit. Il lui attacha les poignets en serrant très fort. Puis les chevilles, les jambes et les bras. Il en fit autant pour Michel, et enfin pour Teddy. Les enfants étaient solidement attachés, et la rude corde leur rentrait dans les chairs.

– Okay, fit Danwson. Vous ficelés tout le jour, et nous ennuyer vous tout le jour aussi. Petits choses... Ah ! ah ! ah ! ah !...

Il allongea chacun des garçons sur un lit.

Mitsuhirato avait apporté une grosse sacoche noire, dont il sortit un petit réchaud à alcool, une pince, et une petite boîte métallique de cinq centimètres de diamètre. Il alluma le réchaud et sortit une épingle de la boîte qu'il tint au-dessus de la flamme grâce à la pince. Quand l'acier fut rouge, il se retourna et planta l'aiguille dans l'épaule de Michel qui poussa un cri. Mitsuhirato répéta l'opération sur les deux épaules.

Pendant ce temps-là, Danwson s'occupait de Teddy. Il passa la main dans les cheveux blonds du garçon. Puis il redescendit le long de sa figure, autour de son cou, sur sa poitrine, sur le flanc, autour de la glande, entre les deux jambes et enfin sur la plante des pieds où il se mit à le chatouiller d'une main experte. Il continua à le chatouiller entre les jambes et sous les bras. Teddy se tortillait tant qu'il pouvait dans ses liens serrés. Enfin Danwson le retourna et, à l'aide d'une bande de caoutchouc, frotta rudement ses fesses où l'on voyait encore une dizaine de petits points. Ceci fait, l'Américain passa à François, tandis que Mitsuhirato faisait de petites piqûres, ou brûlures, à Teddy. En se servant de la même bande de caoutchouc, Danwson frotta durement le dos encore balafré de François. Il retourna le garçon dont les brûlures se réveillaient et s'assit sur son ventre nu. Il mit ses deux mains sur sa figure, et glissa ses doigts un peu partout : dans les narines, dans les oreilles, dans la bouche, autour des yeux, écartant les paupières. Il écarta ses doigts et les enserra autour du cou de François. Puis il serra... Le souffle commença à manquer au garçon et, juste au moment où il s'évanouissait, Danwson lâcha. Il attendit quelques instants, puis appuya sur son ventre avec les deux pouces. Il laissa François et passa à Michel. Il ébouriffa ses cheveux, passa ses doigts sur sa figure, le chatouilla au cou, passa sous ses bras, lui chatouilla le ventre et autour de la glande, entre et le long des jambes, sur la plante des pieds.

Quand Mitsuhirato eut fini de faire ses petites piqûres sur les épaules de François, Danwson, qui était assis sur la table par-dessus les habits, dit :

– *Si on les laissait un instant tranquilles ?*

– Okay !

– Okay ! Halte pour un moment. Aoh ! Un... un... détail... petit chose : Jean ne montera pas le déjeuner ce... euh !... midi. Vous ne mangerez pas. Ah ! ah ! ah !

Et sur ce, Danwson et Mitsuhirato sortirent, laissant tout déballe, les enfants attachés et nus.

Ils jeûnèrent donc.

*

Il était trois heures quand la porte s'ouvrit. Laveitritt apparut, suivi de Danwson et de Mitsuhirato.

– *Pourquoi avez-vous fait cela ?*

– *Les gosses avaient mis de la terre dans l'essence.*

– *Bon ! Nous parlerons de cela dans mon bureau, en bas.*

Puis il s'adressa aux garçons :

– Jean va monter s'occuper de vous. Moi, je vous quitte.

Sur ces mots, les trois hommes sortirent au moment où Jean entra muni d'un plateau qu'il posa sur une chaise. Le serviteur interpella un homme dans le couloir :

– Jules ! entre et pose le sac. Tu pourras repartir après.

L'homme qui les avait accueillis dans l'île le lundi, entra et posa un gros sac à pommes de terre par terre, le long du mur. Il sortit aussitôt après un bref salut à Jean.

– L'homme que vous avez vu, Jules, a été chercher vos habits, dans votre tente. On m'a donné des ordres pour vous habiller. Aussi, j'agirai en conséquence.

Il ouvrit le sac et commença à sortir les affaires une par une, et les posait par terre : une chemise beige, un pull-over bleu, un pantalon beige, encore un pull-over bleu, un polo-shirt vert, une chemise blanche, et enfin un pull-over vert.

Après avoir contemplé un moment le tas d'affaires par terre et celui de la table, Jean décida :

– Bof !... Après tout, habillés comme vous l'étiez, ce n'était pas mal... Mais de toute façon vous resterez pieds nus.

– Pourquoi ? demanda François.

– Parce que si par hasard vous arriviez à vous évader, vous ne pourriez courir bien loin.

À ce moment précis, on frappa et Jules entra :

– Eh ! dis, Jean ! Je n'arrive pas à retrouver la trappe du souterrain.

– Chuttt ! Tais-toi ! dit-il en montrant les garçons nus et encore attachés. Ils ignorent ce détail. Il vaut mieux parler javanais.

– Okay ! *Mais explique-moi quand même.*

– *Je vais te faire un dessin.* Eh ! les gosses, « ous' qui' y a » un morceau de papier ?

– Dans le tiroir de la table, répondit Michel en relevant légèrement la tête.

– *Pourquoi ne me conduirais-tu pas ?* demanda Jules. *Ce serait plus simple.*

– Je dois rester avec les mômes, répondit Jean.

– Ah ! bon.

Pendant ce temps-la, il avait ouvert le tiroir et sorti un cahier et un crayon-bic qui servait à faire les comptes des jeux de cartes auxquels jouaient les enfants. D'un revers de main, il repoussa les affaires qui étaient sur la table et les jeta par terre.

– Prends une chaise, Jules, et regarde.

Pendant quelques instants, Jean dessina, puis Jules s'exclama :

– Ah ! oui, d'accord. C'est pour ça que je ne pouvais pas ouvrir la porte !

Les deux hommes se levèrent, et Jean poussa Jules vers la porte. Mais l'autre continuait :

– Dis ? tu viendras jouer dames ce soir ?

– On peut pas, y' manque un j'ton.

– Ouais, mais justement : j'ai découvert un gros bouton noir adéquat !

– Ah ? bon alors, je veux bien. Allez, salut !

– À ce soir !

La porte claqua. Jean fourra le cahier dans le tiroir en grommelant :

– Une partie de dames ! Encore une fois, je n'ai rien trouvé à lui dire. J'aurais dû lui expliquer que j'avais l'appendicite !

Il sortit un couteau de sa poche et détacha Teddy. Il lui passa ses affaires et lui ordonna de s'habiller rapidement.

Le garçon frotta ses membres ankylosés par les cordes ; puis s'habilla comme avant.

Jean en fit autant pour les deux autres, et dit :

– Je vous laisse votre déjeuner et le paquet de vêtements que vous mettrez dans l'armoire. Ciao ! dit-il en claquant la porte.

Michel se précipita, ayant à peine enfilé son caleçon, et colla son oreille contre le panneau de bois. Il entendit les pas décroître et une porte claquer. Il quitta la porte et se

dirigea vers la table d'où il sortit le cahier qu'il feuilleta rapidement.

– Venez voir ! cria-t-il.

Trois têtes curieuses se pressèrent au-dessus du cahier. L'on pouvait voir un croquis identique à celui-ci :

[Plan avec la disposition des caves et de l'escalier.]

– Si j'ai bien compris, dit Michel, nous sommes venus par ce souterrain pendant que nous étions endormis. Ce passage doit aboutir dans l'île où est Nordet, et là nous trouverons bien un moyen pour nous évader.

– Ton plan n'est pas mal, mais il faut encore pouvoir sortir de cette pièce.

Teddy, saisi sans doute par une brusque inspiration, bondit à travers la chambre et appuya sur la poignée de la porte. Le battant s'ouvrit en grinçant. Le garçon referma, rayonnant.

– Ce n'est pas mal, dit François admiratif.

– Il me semblait bien ne pas avoir entendu le déclic !

– Nous partirons cette nuit quand tout le monde dormira, proposa Michel.

– Nous risquons que Jean ferme la porte en montant le dîner, remarqua François.

– Attendez, dit Teddy, je crois savoir...

*

Il était sept heures.

Jean ouvrit la porte en pensant :

« Merde ! J'ai oublié de fermer le verrou. Bah ! ça fait rien : puisqu'ils sont là ! »

François et Teddy, assis sur le lit de Michel, dirent :

– Chut ! Il dort ! Ne faites pas de bruit ! Il a un peu de fièvre.

Jean posa son plateau sur la table et ressortit sur la pointe des pieds. Puis il claqua violemment la porte et poussa le verrou :

« Ah ! ah ! ah ! ah ! Le mioche a dû se réveiller en sursaut, pensa-t-il, à moins qu'il n'ait le sommeil lourd ! »

La porte de l'escalier claqua.

Cinq minutes passèrent...

La porte qui faisait face à celle des garçons, là où on les avait torturés, s'ouvrit en laissant passer... Michel ?!

Celui-ci repoussa le verrou et ouvrit la porte silencieusement. Il entra.

– Ça a marché ? demanda François.

– Comme tu peux le voir !

Ils dévorèrent le déjeuner tout en discutant le plan.

– Si nous arrivons à nous échapper, il faut pouvoir faire un récit des activités de ces bandits. Sinon, les gendarmes ne nous croiront pas.

– Mais nous ne savons rien ! protesta Teddy.

– C'est pour cela qu'il faut se débrouiller pour savoir, vois-tu ?

– Et comment veux-tu faire ? demanda Michel.

– Je veux aller dans le bureau de Laveitritt, tout simplement !

– Dans le bureau de... !

– Il n'y couche certainement pas puisqu'il n'y a pas de lit.

– C'est risqué !

– On n'a rien sans rien ! répliqua François.

*

Il est dix heures et demie.

La lourde porte capitonnée s'ouvre. C'est le début d'un plan bien préparé. François entre. Les deux autres garçons se rangent le long du mur dans un coin sombre. François passe derrière le bureau et examine un grand dossier, titré ainsi :

OLAC

Organisation Laveitritt
d'Amsterdam de Commerce

Il le parcourt rapidement : ce n'est autre qu'une brochure publicitaire sur une compagnie de transport de boîtes de conserve américaine.

Il ouvre un tiroir : un autre dossier titré comme suit :

OLAC

Organisation Laveitritt
Armes et Contrebande

Il ouvre le dossier :

Chef réseau :

Laveitritt

Armes : chef :

Fabre contre organisation OLAC

Danwson
Hommes de Kujait :
Scapelle
Buss
Nutch
Hommes à Uhèsseha :
Nowell
Wilson
Gands
Hommes à Frankfort :

... et ainsi de suite.

François referme le tiroir et garde les deux dossiers. Puis d'un signe il appelle les autres. Il ouvre la porte. Mais aussitôt il se rejette en arrière. Les deux autres ont pu aussi voir le couloir illuminé. François risque un œil par le trou de la serrure. C'est de nouveau éteint. Il ouvre la porte à nouveau.

*

Quelques instants après, ils furent dans la cave. Michel regarda le croquis qu'il avait gardé dans la poche de son short. Il prit à gauche.

Un moment plus tard, il ouvrit une porte à gauche. Il chercha le commutateur. La lumière se fit, éclairant une cave vide. À droite, une autre porte. François l'ouvrit et pénétra dans une cave sans électricité. La lumière de l'autre pièce pénétrait dans la cave humide, révélant tout un mur de cageots à droite et quelques sacs de farine qui avaient été poussés, montrant une trappe close. Les garçons l'ouvrirent : ils aperçurent des marches. François s'y engagea. Michel referma la trappe derrière lui. Maintenant ils étaient dans le noir. Après quelques instants de marche, François annonça :

– Voici la fin de l'escalier.

Ensuite ils continuèrent à marcher. Le souterrain descendait toujours et était de plus en plus humide.

– Ça remonte, commenta François.

Au bout d'un moment éternellement long, le garçon dit :

– Il y a une porte devant : je vais ouvrir.

Le battant grinça. Ses yeux accoutumés aux ténèbres ne virent qu'un trait jaune pâle au plafond.

« Une trappe », pensa-t-il.

Il poussa le battant de bois et inspecta la pièce dans laquelle il se trouvait : une cuisine. Il se hissa par le trou, suivi des deux autres. Il y avait trois portes : une était placée à côté d'une fenêtre, et d'une autre sortaient des bruits de voix. François choisit la première. Il se trouva aussitôt dehors. Michel referma la porte. Les garçons reconnaissaient avec plaisir l'île où ils avaient abordé. Ils se mirent à courir dans le chemin qui menait au débarcadère. Une fois arrivés, ils cherchèrent le voilier des yeux : il était amarré à côté de la vedette ! L'homme avait dû le réparer pour lui-même.

François se précipita dans le bateau. Il eut un soupir de soulagement :

– Les voiles sont là, dit-il.

Il avait en effet reconnu le sac où il les rangeait.

Ils montèrent les voiles le plus rapidement possible malgré la nuit sombre et sans lune. Puis Teddy défit l'amarre tandis que Michel prenait la barre.

Mais François s'écria soudain :

– Nous ne pourrons jamais voir les écueils ! Il n'y a ni lune, ni étoiles ! Il fait trop sombre.

– Que faisons-nous alors ? demanda Michel.

– Ramène déjà le bateau à l'embarcadère. Il faut tout laisser comme c'était avant.

– Okay.

L'on dut rebaisser la voile et rattacher les amarres.

– Alors que fait-on ? redemanda Teddy.

– Nous allons nous cacher et, le jour venu, nous partirons.

– Où nous cacher ? Dans la forêt ? La dernière fois, ça ne nous a pas réussi.

– Non, j'ai une meilleure idée. Nous allons nous cacher dans la vedette !

– Dans la... ! T'es pas un peu dingue, non?!

– Non, je ne suis pas un peu dingue ! Je pense simplement que c'est le seul endroit où ils n'iront pas chercher.

– Et s'ils ont envie de faire un tour en vedette ?

– Dans ce cas nous nous cacherons dans la cabine quelque part...

– ... quelque part, reprit Michel, mais où ?

– À nous de voir, mon vieux. Et une fois qu'ils se seront arrêtés, on descendra derrière eux !

– Mouais.

Le projet n'enchantait pas Teddy.

– Tu en as un autre ? demanda François.

– Évidemment, non !

– Bon, alors ?

*

Il devait être minuit passé quand Jules et Jean arrivèrent en courant par le chemin.

– Ouf ! le voilier est là, dit Jean.

– Attends ! j'ai une barque. Je ne sais pas si... Si ! elle est là.

– Peut-être sont-ils cachés dans la vedette ?

– C'est bien peu probable, mais on va se partager le travail : toi à droite, moi à gauche.

– Okay !

Jean embarqua dans la vedette. Il sortit de sa veste un Colt 6-15 à canon court et poussa la porte de la cabine. Il éclaira l'intérieur grâce à une lampe torche qu'il tenait de sa main droite. Le faisceau lumineux de la lampe balaya rapidement la cabine. Jean ne remarqua pas un pied nu, meurtri par les silex, qui dépassait de dessous d'une couchette. Puis il claqua la porte.

On entendit des chuchotements à l'extérieur, puis plus rien.

Les enfants sortirent de dessous les couchettes. Ils firent un petit en-cas grâce à des vivres trouvés là.

VI

Lundi 12 juillet

Teddy qui était de garde pour la dernière partie de la nuit, aperçut Danwson et Buss qui arrivaient.

– *You drive ?* demanda Danwson.

– *Yes, I'm.*

Les deux hommes montèrent dans la vedette. Danwson s'assit sur le plat-bord. Il tenait un fusil de chasse Winchester 2-10. Buss, qui s'assit à la place surélevée du pilote, semblait ne pas avoir d'arme.

Il pouvait être six heures.

Une fois les amarres défaites, la vedette s'ébranla et se dirigea vers la passe.

– *Laveitritt is very in angry*, dit Danwson.

– *Yes, he's.*

– *I don't know.*

– *In Ère or in Kujait ?*

– *In Kujait, certainly.*

– *Yes, it's. They can't find the pass.*

– *Yes, they can't.*

Pendant ce temps, la vedette était sortie de l'île.

– *This patrol is worth nothing.*

– *Yes, it's.*

– *But we must make it.*

– *But, if they are in Kujait, where are they ? In the house or in the park ?*

– *Perhaps in the park.*

Tout en discourant ainsi, et assez sommairement d'ailleurs, la vedette avait fait le tour des îles qui entouraient Ère, et revenait à son point de départ.

– *This patrol has been worth nothing !* répéta Danwson.

– *Yes, it's. But I should prefer that it's worth something.*

– *Yes, it's.*

Buss amarra la vedette, et les deux Américains descendirent sur le quai où les attendait Scapelle :

– *What ?*

– *Nothing.*

– *Dy ! Laveitritt is very in angry.*

– *I know.*

– *Yes, but he is very better. One page of copybook are disappeared.*

– *What pages ?*

– *On Olac.*

– *Amsterdam or no ?*

– *Twice.*

– *Dy ! I understand.*

Ensuite les hommes s'éloignèrent.

Au même moment Jules arriva, l'air sombre. À la grande consternation des enfants, il monta les voiles de Nordet, puis il largua les amarres et sortit par la passe.

Tous leurs plans s'écroulaient !

– Quelle malchance ! s'écria Michel.

Mais François, imperturbable, poussait la porte de la cabine en disant :

– Venez !

Les autres suivirent. Il se dirigeait vers le bout de l'embarcadère et sauta dans la barque à fond plat de Jules. François avait lu à l'avant : « La Linotte ». La Linotte était une barque très petite, en bois à moitié pourri. Les enfants eurent quelque mal à s'entasser tous les trois là-dedans. François s'empara des grosses rames après avoir détaché la ficelle qui servait d'amarre, et commença à propulser lourdement la barque. Michel et Teddy, allongés à l'avant, la figure au ras de l'eau, guettaient les récifs.

Dix minutes après, la Linotte était sortie de la passe. François regarda sa montre, puis le soleil. Ainsi il obtint le sud, et s'y maintint.

Il passa entre deux grosses îles, puis se mit à ramer.

De temps en temps, Michel ou Teddy le relayait.

*

Une heure de l'après-midi. Les enfants exténués n'étaient plus qu'à un kilomètre de la côte qui leur semblait toute proche à présent.

Après s'être assurés qu'il n'y avait pas de courant, les enfants s'étaient adjugé un court repos.

Soudain le soleil se cacha aux yeux fermés de François. Il se releva brusquement, craignant que la tempête ne le surprenne.

Ce qu'il découvrit était bien plus alarmant : Nordet était à cinquante centimètres de la barque et Jules attachait celle-ci au voilier ! Voyant que le garçon était réveillé, l'homme sortit de dessous le bateau un fusil de chasse 2-10 Winchester.

– Ça vous ferait un joli trou dans le bide, si vous bougiez, dit l'homme d'un ton sarcastique.

Les deux autres se relevèrent en sursaut en entendant cette voix sortie de nulle part !

Déjà le voilier entraînait la barque. Jules les surveillait toujours avec son fusil de chasse.

*

Les trois garçons marchaient, les mains derrière la nuque, le Winchester braqué derrière eux. Les enfants entrèrent dans la maison où ils durent s'allonger par terre. Jules avait pris son Colt et avait attaché rapidement leurs poignets. Ensuite, il ferma la porte de l'extérieur à clef, et sortit dans la cuisine.

Il y eut un déclic... puis des chuchotements. Nouveau déclic, puis Jules apparut. Les garçons étaient toujours allongés sur le sol. Il s'assit sur le lit, le pistolet en main, puis attendit.

*

« Crainnnng !... »

– Ah ! les voilà !

Il ouvrit la porte. Monitavalo et Mitshaaba entrèrent.

– *Okay !* fit le premier. *Tu as encore du chloroforme ?*

– *Toujours !*

– *Alors, apporte-en !*

– *Okay.*

Jules sortit.

Quelques instants plus tard, il revenait avec une fiole et une seringue. Monitavalo remplit la seringue. Pendant ce temps, Mitshaaba défit les deux boutons du poloshirt de

François. Ensuite il en tira le col de façon à laisser son épaule droite nue.

Il fit la même chose pour Teddy.

– *Allez-y.*

– *Et l'autre ?*

– *Après.*

– *Comme tu voudras.*

Monitavalo se pencha et piqua l'épaule de Teddy. Puis il poussa et le liquide s'injecta dans les veines du garçon. Il remplit à nouveau la seringue et piqua l'épaule de François.

*

– Ça y est ! On peut s'occuper du dernier.

François et Teddy étaient tous les deux évanouis.

Mitshaaba défit les poignets de Michel de façon à pouvoir lui enlever son pull-over. Ceci fait, il déboutonna les deux boutons de son poloshirt. Il en tira le col vers la droite pour faire la même opération.

Monitavalo planta l'aiguille... Le Jaune lui remit son pull-over, et lui rattacha les poignets.

Dix minutes plus tard, il lui attacha les chevilles, ainsi qu'aux deux autres.

Tous trois étaient plongés dans le plus profond des sommeils !

*

Ils se réveillèrent deux heures plus tard, à cinq heures quarante-cinq, très exactement !

Ils étaient dans leur chambre et étaient détachés. Un plateau comportant leur dîner fumait sur la table.

Ils y firent honneur...

VII

Mardi 13 juillet

Il était quatorze heures quand la porte s'ouvrit. Nutch était là, la main dans la poche :

– Le patron vous demande. C'est tout droit. Vous... vous êtes déjà allés.

Un frisson parcourut les enfants tandis que l'Américain s'effaçait.

Les enfants sortirent. La porte d'en face était entrouverte. À droite, contre la porte de l'escalier, se trouvait Buss, un Parabellum 8-13 à la main.

Quand les enfants entrèrent dans la pièce, ils virent Laveitritt dans un fauteuil, Mitshaaba derrière lui, et Jean adossé au mur, une mitrailleuse Mauser 30-13 en bandoulière. Il y avait toujours l'armoire et le détecteur (le tube d'aluminium).

– Bonjour messieurs ! Mitshaaba ! *Occupe-toi de leurs habits.*

– *Okay !*

Le Jaune s'approcha de François. Il lui enleva son poloshirt qu'il jeta par terre. Puis il le souleva par les cheveux et par son short, et le coucha sur le ventre. Il en fit autant pour les deux autres.

Ensuite Laveitritt reprit la parole :

– Cette fois, vous avez dépassé la mesure : quatre évactions en une semaine, c'est trop ! Aussi une bonne correction vous fera du bien. Vous allez chacun recevoir vingt coups de fouet. *Vas-y, Mitshaaba.*

Le Jaune leva son fouet...

*

Un quart d'heure après, les enfants furent reconduits dans leur chambre comme des loques. De longues balafres ensanglantées zébraient leur corps meurtri. De nombreuses

traces de larmes sillonnaient leur visage empourpré. Dans une demi-conscience, ils avaient l'impression que l'on jouait de la grosse caisse dans leur dos, et du cornet à piston dans leurs oreilles. Leurs habits avaient été jetés par terre, dans la poussière.

VIII

Jeudi 15 juillet

Lundi 26 juillet

Vingt-trois heures sonnaient quand la porte s'ouvrit, laissant passer Laveitritt. Il tourna le commutateur en disant :

– Debout jeunes gens !

Les enfants, éveillés par la lumière vive, se mirent sur leur séant péniblement.

– Que... que se passe-t-il ?

– Vous partez en Allemagne.

– Qu... Quoi ?

– Levez-vous !

Après un instant d'hésitation, les enfants durent obéir.

On les fit descendre l'escalier jusqu'à la cave. Puis l'on emprunta le passage secret où l'on aboutit à la maison de Jules.

Laveitritt, Jules, Jean, et les enfants montèrent dans la vedette. Jules, qui conduisait, alluma un phare de façon à distinguer les écueils. Bientôt la vedette s'éloigna du bord de l'île pour se diriger au large. Une demi-heure après, la vedette accostait contre le flanc d'un cargo.

Une échelle de corde avait été jetée. D'un geste, Laveitritt leur ordonna de monter.

– Adieu pour toujours ! leur dit-il.

Jules les suivit.

Sur le pont, il y avait une dizaine d'hommes, tous habillés d'un maillot de corps rayé bleu et blanc, et de blue-jeans. Parmi ce groupe, un homme qui avait comme seule différence de porter une casquette, se détacha. C'est à lui que Jules s'adressa :

– Salut ! Ludovic !

– Salut ! Jules ! Ce sont ça, les gosses ?

– Exactement. Le boss t'a donné ses ordres ?

– Oui, je suis au courant.

– Bon ! alors okay ! Tu viendras te faire battre aux échecs, un jour, chez moi ?

– J’ai pas le temps, mon pauvre vieux !

– Alors, ça vient ? cria Jean d’en bas.

– Le boss s’impatiente, reprit Jules, j’te dis « bye-bye ! »

– Okay ! Salut, vieux !

– Salut !

Jules redescendit par l’échelle de corde. L’homme à casquette, Ludovic, dit aux enfants :

– Nous allons être en compagnie pendant une dizaine de jours. Je n’ai pas le temps de m’apitoyer sur votre compte. Aussi : à fond de cale ! Compris, vous autres ? demanda-t-il aussi hommes.

– Compris, Capitaine !

– Suivez ces messieurs, ordonna Ludovic.

– Allez venez, dit un des hommes brièvement.

Les enfants furent poussés dans un escalier sombre, éclairé par une ampoule faible. Celui qui avait parlé ouvrit une porte. Les garçons entrèrent dans une cabine. La lumière était allumée. Aussi les enfants purent voir une petite pièce de deux mètres sur deux, dont tout un panneau était occupé par trois couchettes superposées. Les lits étaient composés d’un matelas et d’une couverture pliée au pied.

Cela composait l’unique mobilier de la cabine. Un petit rideau de toile drue cachait le hublot.

La porte se referma d’un coup sec.

*

Une semaine passa. Le bateau avait fait deux escales. Celle-ci était la troisième. La porte s’ouvrit, laissant passer Ludovic. Il devait être cinq heures du matin.

– Salut, boys ! Comment ça va ?... De toute façon, je m’en contre-fiche !... Peut-être n’avez-vous pas bien dormi ? Aucune importance ! Vous allez dormir à nouveau.

Puis en se retournant :

– Vas-y, Claude !

Le Claude en question, un matelot bien bâti, rien d’autre, ordonna aux enfants de se mettre face au mur, les bras ballants.

Il s’approcha du premier de la file : Michel.

Ce dernier se demandait, ainsi que les autres, ce qui allait se passer.

Claude appliqua brusquement un morceau d'ouate mouillé d'un liquide odorant sous le nez du garçon.

Cinq minutes plus tard, les trois enfants étaient par terre, endormis par le chloroforme.

*

« Pang ! Bang ! Dang ! »

De nombreux coups qui résonnaient juste à côté de lui réveillèrent Teddy.

Il était bâillonné, et au surplus ses mains et ses pieds étaient liés. Il se trouvait comme plongé dans une masse de quelque chose qui le chatouillait. Il l'identifia à la main : du frison !

« Bang ! Dang ! Pang ! »

Les coups continuaient. Soudain il y eut un craquement. Le foin fut agité, puis écarté.

La tête de Ludovic apparut un court instant, puis partit.

– Voici le dernier ! dit-il.

Le marin l'attrapa à deux mains par le revers de sa chemise, et l'extraya de la caisse où il était enfermé. Il l'assit sur une chaise à côté de François et de Michel. Ils se trouvaient dans une cave de cinq sur cinq mètres. On leur enleva à tous les trois leur bâillon. Un homme, grand, aux cheveux bruns, vêtu d'une veste bleue et d'une chemise orange maculée de saleté, le visage et les mains au moins aussi sales, dit :

– Salut, boys ! J'ai deux ou trois choses à vous dire.

– Délivrez-nous d'abord de nos liens, demanda François.

– Après. Vous vous êtes donc mis dans les pattes de Laveitritt. Ça lui a pas plu et il vous a envoyé ici, avec des ordres précis pour moi. Vous me suivez ?

– Tout à fait, fit François.

– Bien ! Vous êtes ici dans le seul coin de l'Allemagne où nous soyons tranquilles. La ville d'Ofefa : Organisation Française en Fédération Allemande. C'est le « big-boss » qui a inventé ça. Le gouvernement allemand fait une expérience, pour savoir si une ville serait capable de se débrouiller seule. Une foutaise, quoi ! Le gouvernement s'en fiche. Vous pensez : quelques kilomètres carrés en moins ! Pas plus ! Ils s'en foutent radicalement. D'autant plus que

l'Olac nous fournit en vivres et en matériel. Ah ! au fait, l'Olac est l'organisation que dirige Laveitritt. Pour l'Allemagne, ça veut dire : Organisation Laveitritt par Amsterdam de Commerce. Pour nous, c'est Organisation Laveitritt, Armes et Contrebande. Ah ! ah ! ah !

Après avoir ri un instant, l'homme reprit :

– Donc tout Ofefa est sous les ordres de Laveitritt. Le gouvernement allemand vient de temps en temps voir ce qui se passe. Il y trouve à chaque coup une ville modèle ! Ah ! ah ! ah !

L'homme reprit son hilarité.

– Pour le cas où les boches reviendraient, vous êtes mes fils. Je m'appelle Jacques Penlant. Vous m'appellerez « père ». Jeanne Penlant, ma femme, que vous verrez bientôt, sera appelée « mère ». J'ai déjà un fils, issu de ma femme, qui s'appelle Jean. Familièrement, nous l'avons surnommé Jeanjean. Vous l'appellerez ainsi, et il sera désormais votre frère.

L'homme fit une pause, puis :

– Ah ! j'oubliais. Au cas où vous auriez envie de ficher le camp, je vous préviens qu'il y a des postes frontières très sévères autour du territoire. Nous en avons donné la raison aux Fritz : nos produits se vendent plus chers à Ofefa qu'en Allemagne, et des soi-disant contrebandiers pourraient peut-être faire de la fraude. En fait, c'est pour empêcher les étrangers d'entrer, et au besoin pour empêcher les gens comme vous de sortir ! Il faut un permis du capitaine du Colac pour sortir. Nous vous tatouerons un numéro sur la glande de façon à ce que vous ne puissiez pas vous déguiser. Vous posséderez une carte d'identité. D'ailleurs, à ce point de vue, vous vous appelez maintenant : Teddy Penlant, François Penlant, et Michel Penlant.

– Je vois que vous connaissez nos noms, fit remarquer Michel.

– Exact ! Je sais tout ! Ceci dit, je ne crois plus avoir à vous [mot illisible]. Maintenant que vous êtes persuadés que toute évasion est inutile, je vais vous détacher.

Tout en défaisant les nombreux liens, il continuait :

– Nous sommes le 26 juillet. L'école d'Ofefa recommence le premier septembre. Vous rentrerez tous en cinquième.

– Mais je l'ai déjà faite ! protesta François. Je devais entrer en quatrième !

– Aucune importance. Vous ferez vos études ensemble ; et si quelqu'un redouble, tout le monde redouble. C'est plus simple pour moi. En attendant, vous passerez vos vacances ici. Vous en profiterez pour mieux connaître le pays. Maintenant, venez : nous allons visiter la maison. Puis nous dînerons, et au dodo !

L'homme ouvrit la porte et tout le monde sortit dans un couloir. Ludovic et Claude étaient toujours là : ils suivirent.

Jacques Penlant prit à droite puis ouvrit une porte sur la gauche qui donnait sur l'escalier. Ils montèrent.

*

Quand la maison fut visitée de fond en comble, leur soi-disant père dit :

– Allons dîner.

Il poussa la porte de la salle à manger. Deux personnes s'y trouvaient déjà : une femme et un enfant. La femme, déjà âgée, était habillée d'une grande robe rouge descendant jusqu'au mollet. Les poignets et le revers du col étaient beiges. Ses cheveux noirs pendaient dans son dos. Sa figure en lame de couteau avait l'air revêche.

Le garçon, âgé de douze ans et demi environ, était brun. Son visage, celui de tous les garçons moyens de son âge, ressemblait plutôt à celui de son père que de sa mère. Il était vêtu d'un poloshirt rouge, d'un pantalon gris-beige, et de chaussures de cuir brun, tout à fait ordinaires.

Monsieur Penlant, que nous appellerons « le père », dit :

– Les enfants, voici votre mère et votre frère.

Puis, à l'intention des deux personnes :

– Je vous présente : François..., Teddy..., et enfin Michel. Voilà, ainsi vous vous connaissez.

– Si nous dînions ? proposa la mère.

– Excellente idée, reprit-il. Je m'occuperai des numéros demain.

Le déjeuner fut commun, mais bon.

À sept heures quarante-cinq, leur mère conduisit les quatre enfants se coucher.

Elle les prévint qu'elle exigeait qu'ils dorment tout habillés.

Ainsi dit, ainsi fut chose faite.

À huit heures et demie, les enfants dormaient...

IX

Mardi 27 juillet

Les enfants se réveillèrent à dix heures, le lendemain matin. Quand ils descendirent prendre leur petit déjeuner, ils trouvèrent leur nouveau frère, en train de manger :

– Bonjour Jeanjean !

– Bonjour !

Exactement à ce moment, leur mère entra :

– Bonjour ! dit-elle sèchement.

– Bonjour mad... mè... mère.

La femme ne tiqua pas l'hésitation des enfants :

– Jeanjean ! Tu indiquerai à tes frères tout ce qu'ils doivent savoir.

– Oui maman !

– Bien !

Et sur ce, elle sortit.

– De quoi parlait-elle ? demanda François.

– Je vais vous expliquer. Mangez, puis nous irons faire un tour dans Ofefa.

– Bon.

Un quart d'heure après, ils avaient fini. Mais en sortant ils se heurtèrent à leur père.

– Ah ! Vous êtes là ?! Tant mieux ! François, Teddy, Michel, venez avec moi.

– Quoi faire ?

– Ça ne te regarde pas. Et de toute façon, tu n'as pas de questions à me poser ! Compris ?

Puis, après un instant :

– Nous allons à la mairie pour différentes choses.

Ils sortirent de la maison et leur père sortit du garage une fourgonnette 300 kilos Renault, grise.

La voiture n'avait que deux sièges à l'avant. Aussi les trois enfants s'assirent derrière, sur le plancher. Elle démarra.

Le père tourna à droite dans une rue peu fréquentée, bordée de villas et d'immeubles. Deux cents mètres plus loin, il s'arrêta à un croisement. De l'autre côté de la route, il était écrit sur un immeuble : *MAIRIE*. Il arrêta sa voiture à côté. Après en être sorti, ils entrèrent dans le bâtiment. Un portier leur demanda leurs cartes.

– Voici la mienne. Mais je viens justement pour ces trois-là.

– Ah ! oui ! Monsieur Penlant ?

– C'est cela même.

– C'est pour trois cartes d'identité ?

– Exactement. Je connais le chemin.

– Bien, allez-y.

*

La pièce était insonorisée et meublée simplement : à gauche, une couchette de docteur, à droite un grand bureau. Un homme y était assis.

– Je me présente : monsieur Penlant. Monsieur Laveitrit...

– Oui, je suis au courant. Vos cartes sont prêtes.

– Ah ! vous êtes bien aimable.

– Il n'y a pas de quoi !

– Mais, pour les numéros ?

– Ah ! oui, j'oubliais.

L'homme consulta les cartes.

– Euh... monsieur François Penlant ?

Le père poussa François.

– C'est vous ? Très bien ! Veuillez me suivre.

Il entraîna le garçon. Il montra la couchette :

– Couchez-vous sur le dos... Merci !

Il s'approcha de François et lui déboutonna son short qu'il lui enleva. Ce fut le tour du caleçon de bain. Ensuite il lui écarta les jambes qu'il laissa pendre de chaque côté.

Il s'empara d'une plume spéciale qu'il trempa dans une fiole. Il repoussa de la main gauche la glande et commença à écrire. Pour cela il égratignait légèrement la peau en laissant un peu de liquide...

Il répéta la même opération pour Teddy à qui il enleva son pantalon noir et son slip. De même pour Michel...

*

La Renault freina pour entrer dans le garage. Les enfants en descendirent avec précaution car ils avaient encore mal entre les jambes.

Jeanjean vint à leur rencontre.

– Bonjour ! Dis Papa ? pouvons-nous faire une promenade dans Ofefa ?

– Si tu veux. Soyez ici pour midi juste.

– Bien. Vous venez ?

– Oui, nous arrivons.

Ils sortirent dans la rue. Tout en marchant, le garçon expliquait :

– Papa et Maman exigent une discipline très dure, si dure que cela va à la cruauté. D’ailleurs tout Pofefa est comme ça.

– D’ailleurs, quelle est la différence entre « Ofefa » et « Pofefa » ? demanda Michel.

– Ofefa, c’est uniquement la ville. Pofefa, c’est aussi la campagne qui l’entoure, c’est le territoire.

– Ah ! bon.

– Je disais donc que tout Pofefa est d’une cruauté indescriptible.

– Te souviens-tu avoir vécu ailleurs ?

– Bien sûr ! Avant nous habitions Strasbourg.

– Ah ! bon.

– Parlons de votre conduite à la maison. Le soir, quand vous êtes couchés et que Maman, ou Papa, entre en disant qu’elle veut faire « un câlin », laissez-vous faire sans protester. Ne criez pas, ne dites pas un mot. Sinon vous êtes bons pour rester trois jours dans la cave, pendu au plafond par les pieds !

– Oh!...

– Oui, c’est comme ça. Tous les matins vous devez vous laver la figure, les dents, et les mains. Puis faire votre lit et vérifier que la chambre soit en ordre. Vous devez répéter la première opération avant chaque repas. Le matin on mange à huit heures et demie en vacances, une heure plus tôt en période scolaire. Ce matin on vous a laissé dormir tard, mais ce sera sans doute la dernière fois. À midi, nous déjeunons à douze heures trente, et le soir à sept heures, ou si vous préférez, à dix-neuf heures. À vingt heures trente, vous devez être au lit, lumière éteinte, sauf permission spéciale. Si vous êtes prêt avant, vous pouvez lire jusqu’à l’heure H. Interdiction de sortir de table, ou de s’y asseoir

avant que Papa l'ait fait. Entre-temps, vous pouvez faire ce que vous voulez, à condition d'en informer Papa.

– Ouh ! là ! là ! Et il va falloir se souvenir de tout cela ! s'exclama Michel.

– Si vous voulez, je vous ferai un petit emploi du temps cet après-midi... Je continue : si, pendant que vous jouez, Papa vous interrompt pour faire une course ou autre chose, obéissez docilement, sans ronchonner. En règle générale, soyez toujours polis, gais, et ayez l'air content de tout, même des souffrances que l'on peut vous infliger.

– Eh bien ! c'est gai !

– Chut ! Ne parlez pas si fort ! N'oubliez pas que n'importe qui ici a le droit de vous infliger une correction, pour un motif plus ou moins valable. Et si vous vous plaignez à Papa, il va voir l'homme, ils parlent entre eux devant un verre de liqueur, et il revient vous en mettre une autre. Ça ne marche pas avec les autres parents car ils tiennent à leurs enfants comme à la prune de leurs yeux. C'est pas comme mes... comme nos parents !

Après une nouvelle pause, Jeanjean reprit :

– Les policiers, ici, s'appellent des Dets : Défense Entière du Territoire. Méfiez-vous-en : ils ont le droit de foutre une raclée à n'importe quel N.P.

– Qu'est-ce que c'est ?

– « Numéro Prisonnier ». Avez-vous regardé votre care ? demanda-t-il en sortant la sienne. Voyez-vous ce numéro ? « N° 80.P. » Mon père est un numéro « L » et certains commerçants, dont les Dets, sont « S ».

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– « NL » signifie « Numéro Laveitritt ». Ce sont les hommes de main du chef de l'organisation. Mais je ne sais pas pourquoi « Laveitritt ».

Ce fut au tour des garçons d'étonner Jeanjean.

– J'ignorais ce détail, reprit-il. Quant à « NS », cela veut dire « Numéro Supplémentaire ». En effet il y a dans Pofefa des commerçants qui sont des bandits « retraités » ! Ils sont à l'abri des poursuites policières du monde, et finissent leur vie dans le luxe avec la fortune qu'ils ont acquise malhonnêtement. Cependant, pour pouvoir rester à Pofefa, ils doivent exercer un petit métier. Exemples : boucher, boulanger, quincaillier, etc. etc.

Tout en discutant ainsi, les quatre garçons avaient descendu la route sur près d'un kilomètre. Devant eux se trou-

vait maintenant quelque chose qui ressemblait de très près à un poste de douane. C'en était un, en effet. Jeanjean chuchota :

– Regardez les douaniers : ce sont des Dets.

Ils étaient habillés entièrement de noir : veste, pantalon, casque, chaussures, gants, tout était noir. Ils possédaient chacun, dans une sacoche (noire !), un pistolet Parabellum 8-13 (noir !). Sur leur casque et sur leur poitrine était accroché un insigne formé d'un *D* noir sur un rond jaune. Autour de leurs poignets et de leurs chevilles, se trouvait une bande jaune. Teddy en remarqua un qui avait deux bandes aux poignets et aux chevilles.

« Un chef sans doute », pensa Teddy.

Jeanjean leur expliqua que les douaniers avaient leurs insignes jaunes, les quelques-uns qui organisaient la circulation, verts, et la « Det-secours », rouges.

Un Det s'approcha d'eux :

– Que voulez-vous, les mioches ?

– Ils sont nouveaux, expliqua Jeanjean. Aussi je leur fait visiter Ofefa.

– Vous ne sortez pas ?

– Non.

– Donnez-moi vos cartes.

Les enfants s'exécutèrent.

– Hum !... Penlant... Mouais. Vous êtes des N.P. ?

– Oui, c'est cela.

– Bon ! ça va. Passez votre chemin, dit l'homme en leur rendant leurs cartes.

– Merci monsieur ! répondit Jeanjean.

Les enfants firent demi-tour. À cinquante mètres de là, Jeanjean dit :

– Nous avons eu de la chance qu'il ait été de bonne humeur. Il aurait pu vous coller au cachot.

– Pourquoi ? demanda Teddy avec un frisson.

– Parce que vous ne l'avez pas remercié pour sa gentillesse. Maintenant dépêchons-nous : il est midi moins le quart et Papa nous a dit d'être là à midi.

Les enfants prirent le pas de gymnastique. Jeanjean reprit une fois de plus la parole :

– Une fois que vous serez habillés, vous vérifierez que vos vêtements soient propres. Ayez de préférence un pantalon. Maman passe souvent l'inspection avant le déjeuner.

Cependant les garçons étaient arrivés à la maison. Ils montèrent dans leurs chambres. François et Michel troquèrent leur short contre un pantalon beige. À midi vingt, ils descendirent dans la salle à manger.

Leur père était assis dans un fauteuil, en train de lire un journal. Jeanjean s'adossa au mur, invitant d'un geste les garçons à en faire autant.

Quelques instants plus tard, leur mère entra, portant un plat fumant.

– À table ! dit-elle en posant le plat.

Leur père plia son journal qu'il posa sur l'accoudoir en se levant. Puis il alla s'asseoir. La mère et les enfants en firent de même.

*

Quand ils sortirent de table, leur père annonça :

– Ce soir, nous irons au spectacle.

– Oh ! quelle bonne idée ! s'écria sa femme. Y a-t-il quelque chose de bien ?

– J'ai vu l'affiche : Jean Leclond. Tu connais ?

– Ah ! oui. Très bien. Nous allons bien nous amuser ! C'est à quelle heure ?

– Neuf heures.

– Jusqu'à... ?

– Je ne sais pas. Ce n'est pas indiqué.

– Bon, eh ! bien, nous verrons. Pour l'instant, les enfants vont aller faire la sieste jusqu'à deux heures et demie.

Les enfants sortirent. Tout en montant, Jeanjean expliqua :

– « Faire la sieste » signifie tirer ses rideaux, enlever son pantalon et son pull-over, puis se glisser sous le couvre-lit jusqu'à l'heure indiquée.

– Et moi, demanda Teddy, j'enlève ma chemise ?

– Non, c'est inutile. Seul Michel devra enlever son pull-over, mais tu pourras garder ton poloshirt.

– Bien, d'accord.

– Bon ! Je vous quitte. À tout à l'heure.

– Deux heures et demie ?

– C'est cela.

Les enfants entrèrent chacun dans leur chambre.

Après avoir fait les opérations que leur avait ordonnées Jeanjean, ils se couchèrent.

*

Dans leur lit, les enfants s'ennuyaient comme des rats morts, et aussi furent-ils bien contents quand il fut deux heures et demie.

Juste à ce moment-là, Jeanjean entra dans la chambre de François et Michel :

– Bonjour ! Déshabillez-vous !

– Pourquoi ?

– Nous allons nous baigner.

– Il y a une piscine ?

– Oui, derrière la maison. Dépêchez-vous. Je vais prévenir Teddy.

– Tu sais, Jeanjean, dans l'intimité, Teddy, on l'appelle souvent « Ted ». Comme moi, souvent « Mick ».

– Ah ? bon. Comme tu voudras.

Jeanjean ouvrit la porte qui communiquait dans la chambre de Teddy.

– Eh ! Ted ! Viens, on va se baigner...

Un instant plus tard, les quatre garçons descendaient en maillot de bain. Jeanjean demanda :

– Et François, a-t-il un petit nom ?

– Non, je ne crois pas.

– Si, Maman l'appelle de temps en temps « Fanfois » ! Mais c'est rare !

– On s'en passera ! dit François.

Les enfants avaient fait le tour de la maison et se trouvaient maintenant devant une piscine de neuf mètres sur cinq. L'eau claire avait environ un mètre cinquante. Les enfants avaient donc pied.

Jeanjean plongea le premier. Les autres le suivirent.

Une demi-heure après, ils sortirent pour prendre un bain de soleil.

À trois heures et demie, leur père les appela de sa voix forte. Les enfants accoururent en slip de bain.

– Dépêchez-vous de vous habiller « bien ».

Les enfants suivirent Jeanjean dans l'escalier. Ce dernier prit la parole :

– Habillez-vous comme pour déjeuner. N'oubliez pas les mains et la figure. Les dents, c'est inutile.

Un quart d'heure après, les enfants, fin prêts, cherchaient leur père. Ce fut sur sa femme qu'ils tombèrent.

– Où est Papa ? demanda Jeanjean.

– Aucune importance. Voici quinze uveums. Cinq pour François, cinq pour Ted, cinq pour Mick. Vous pouvez vous acheter des jouets. Mais attention, pas de sucreries. Laissez les prix sur tous les jouets : je vérifierai.

– Merci Maman ! Merci mère ! s'écrièrent les enfants.

Tout en se dirigeant vers le magasin de jouets, Jeanjean expliqua :

– Un uveum, c'est la même chose qu'un mark.

– Donc, si je comprends bien, nous avons en fait chacun cinq marks ? Combien cela fait en francs français ?

– En francs français ? Cinq mille francs.

– Eh ! c'est pas mal !

Quelques instants plus tard, les enfants revenaient.

Leur mère les vit passer dans le couloir, de son fauteuil.

– Holà ! venez un peu par ici, et posez vos affaires sur la table.

Les enfants s'exécutèrent. Leur mère regarda les vignettes et fit l'addition.

– Il doit vous rester cent cinquante suveums.

– Oui, les voilà.

François tendait sa paume ouverte. La femme prit les trois pièces, et donna une gifle au garçon.

– Tu voulais les garder, hein ? Tu croyais que ça marcherait, hein ?!

François allait répliquer violemment quand Jeanjean lui allongea un coup de pied dans la cheville. Cela lui rappela la prudence et il se contint. Mais la femme continuait :

– Allez, viens avec moi, dit-elle en tirant François par l'épaule.

Tous deux sortirent.

Un instant plus tard, ils entraient dans la chambre du garçon. La femme le poussa sur le lit. Elle lui déboutonna son pantalon qu'elle tira jusqu'aux genoux ainsi que le slip de bain. À cette vue, elle s'écria :

– Comment ? Tu portes un maillot de bain ? Quand j'aurai fini, tu le changeras contre un caleçon ordinaire.

Elle sortit dans sa chambre d'où elle revint peu après avec un martinet. Elle repoussa le garçon sur le ventre, de façon à lui exposer les fesses au chat à neuf queues.

Elle donna cinq coups de garcette.

– Voilà, je te laisse ainsi, car tu dois changer de caleçon.

Puis elle redescendit dans le salon où elle trouva les trois garçons en train d'errer.

Elle alla s'asseoir dans un fauteuil et appela son fils légitime :

– Viens ici, Jeanjean.

– Oui Maman, dit le garçon en se campant devant sa mère.

« Position idéale ! » pensa-t-elle.

Elle tira la fermeture-éclair et écarta les deux pans.

– Michel et Teddy, mettez-vous de chaque côté de votre frère.

Quand ce fut fait, elle tira les deux nouvelles braguettes qui lui étaient offertes.

Passant sa main droite par l'orifice du pantalon de Teddy, elle reconnut un caleçon blanc. Elle passa de nouveau à Jeanjean. Tandis qu'elle s'occupait du garçon, elle dit à Teddy :

– Monte dire à ton frère qu'il mette sa chemise beige et son pull-over vert. Quant à toi, tu mettras une chemise blanche et ton pull-over vert.

– À François ?

– C'est ça ! Tu as bien compris ?

– Très bien.

– Bon, alors file !

Cependant elle avait vu le caleçon blanc de Jeanjean, et avait approché Michel.

– Monte les jouets, Jeanjean.

– Bien Maman.

Elle écarta les pans du pantalon de Michel et elle aperçut un maillot de bain noir.

Une claque retentit dans la pièce. Sa mère s'était levée et Michel se tenait la joue gauche en chancelant.

– Mais...

– Monte dans ta chambre et change ce maillot de bain. Tu mettras un caleçon. Dépêche-toi ! cria-t-elle.

*

La famille Penlant avait dîné à sept heures, comme d'habitude. Une heure et demie plus tard, elle s'était embarquée dans la Renault. Maintenant elle roulait sur un chemin à peine carrossable. Pourtant, il y avait une grande affluence.

[Plan du rond-point.]

On arriva soudain à un rond-point bétonné. Au milieu, se trouvait un grand trou d'un mètre de profondeur. Tout autour de la place, les voitures se garaient. M. Penlant fit comme eux.

Une fois descendus de voiture, les six membres de la famille Penlant entrèrent dans le trou grâce à un petit escalier. Découpé dans la paroi, se trouvait une ouverture. Un Det rouge se trouvait de chaque côté de la porte. La file de gens s'y engouffrait. Une fois passé, un autre représentant de la « Det-Secours » vous demandait vos tickets.

M. Penlant en sortit six.

– Ça va ! pouvez passer !

Au bout d'un couloir en béton, on aboutit à une énorme salle, tapissée de gradins, en cercle. Par de petits escaliers, on put atteindre la place que l'on avait retenue. Une rangée sur deux, des chaises de bois se trouvaient encastrées dans le béton.

M. Penlant regardait les numéros. Pendant ce temps, les garçons regardaient l'arène : une énorme pierre, placée au centre, possédait deux mètres de long sur un, sur un. Plusieurs fers y étaient scellés. À côté, se trouvait un bac en fer où rougeoyaient quelques morceaux de charbon. Il y avait aussi un seau, un double-magnum qui contenait un liquide jaunasse, un rasoir électrique, des ciseaux, un peigne, un couteau, et une grosse barre de fer. Le tout se trouvait réuni sur une table basse de cinquante centimètres de haut.

Cependant, M. Penlant avait trouvé les places.

– Nous nous assiérons au milieu. François et Teddy à droite, Michel et Jeanjean à gauche.

Quand les enfants furent assis, leur père déroula une corde de sa ceinture. Avec cette dernière, il attacha les poignets des enfants aux montants des chaises.

– Pourquoi faites-vous cela ? demanda François.

– Je te rappelle que je suis ton père et que tu dois me tutoyer. Maintenant, si je fais cela, c'est pour que vous profitiez du spectacle.

Ceci dit, il retourna à sa chaise.

– Quelle heure est-il, chéri ?

– Neuf heures moins dix.

– Ça va commencer dans peu de temps.

– S'ils ne sont pas en retard.

- C'est rare.
- Oui, c'est juste.

*

Une porte de bois, encastrée en bas des gradins, s'ouvrit. Deux colosses apparurent. Ils étaient uniquement vêtus d'un linge plié sur les hanches et avaient le crâne rasé.

Un troisième apparut, identique aux premiers, poussant devant lui un garçon blond d'une treizaine d'années. Il était habillé d'une chemise verte et d'un pantalon de même couleur. Ses pieds étaient revêtus d'une paire de chaussures brunes.

Une longue acclamation salua cette dernière entrée.

M. Penlant se leva et s'approcha des garçons. Il leur mit des petites pinces sur les yeux qui gardaient la paupière ouverte sans toutefois gêner la vue. Ceci fait, il retourna à sa place.

Le spectacle commençait.

Le troisième bourreau avait saisi de sa main gauche la nuque du garçon. De la droite, il s'empara du col de la chemise et tira brusquement en arrière. Dans un long craquement, la chemise se déchira. L'homme s'empara des restes et les jeta dans le seau. Ceci fait, les deux autres bourreaux s'emparèrent du garçon et le posèrent le dos contre la pierre. On lui attacha des fers aux mains et au cou. Puis, le premier bourreau prit le couteau dont il enfila la lame sous le pantalon, au-dessus de la glande. Il le remonta d'un coup sec de façon à couper toutes les attaches qui retiennent normalement une culotte. Après, il alla couper les lacets des chaussures qu'il jeta dans le seau. Il tira les chaussettes qui suivirent le même chemin. Il prit le bas des jambes du pantalon et tira. Quand la culotte fut elle aussi dans le seau, il ne restait plus au pauvre garçon que son caleçon.

Le bourreau s'assit sur ses jambes après lui avoir mis des fers aux jambes et à la ceinture. Il glissa ses deux grosses mains sous l'étoffe du slip, où il alla chatouiller la glande de l'enfant.

Un instant plus tard, il reprit son couteau pour couper le caleçon sur le côté et au-dessus de la glande. Ces restes furent jetés eux aussi dans le seau.

Ainsi le garçon était complètement nu, devant la foule qui hurlait sa joie, mais l'homme était toujours à cheval au-dessus de lui. Il prit dans sa main la glande du garçon et activa. Le garçon ressentait de vives douleurs et se tortillait en essayant de se détacher.

Deux minutes après, le bourreau cessa et descendit de son piédestal. Il s'empara d'un rasoir électrique à piles et commença à lui raser tous les poils du corps : les jambes, autour de la glande, les bras et la nuque. Avec les ciseaux, il lui coupa les cheveux, et finit de tout raser avec le rasoir.

Ensuite il prit le double-magnum et répandit le liquide, de l'urine, sur tout le corps du garçon. La foule trépignait.

Ceci fait, il prit la barre de fer et la planta dans le charbon qui rougeoyait. Aussitôt, elle commença à rougir.

Puis le bourreau la prit à nouveau et posa le bout rougi sur le ventre de l'enfant. Celui-ci poussa un cri et se débattit. L'homme prit son couteau et coupa à moitié, longitudinalement, la glande. Le sang commença à couler et l'enfant à crier. Puis le bourreau fourra la barre de fer rougie dans l'ouverture ainsi pratiquée. La foule s'était tue à présent afin de suivre attentivement la mort de l'enfant.

L'homme dut trouver que le garçon criait trop, car il lui cloua son bec en lui fourrant le fer dans la bouche. Aussitôt il commença à suffoquer...

*

M. Penlant, un rictus cruel lui retroussant la bouche, enleva les pinces des yeux des enfants. Puis il les détacha. Sur la scène on enlevait le corps mutilé et rougi de sang de l'enfant mort...

Le retour à l'air libre fit du bien aux quatre garçons après ces visions d'horreur. Tout le monde remonta dans la Renault qui s'ébranla aussitôt.

Un peu plus tard, la camionnette s'arrêtait dans le garage.

– Vite au lit ! s'écria M^{me} Penlant. Il est dix heures. Il est grand temps de se coucher.

Ce soir-là, les enfants ne se firent pas prier. Ils avaient compris que les habitants de Pofefa ne plaisantaient pas.

X

Mercredi 28 juillet

Le lendemain matin, à huit heures, les enfants se réveillèrent. Après s'être habillés et s'être lavés, ils descendirent déjeuner. À huit heures et demie, leur mère entra.

– Bonjour les gosses, dit-elle. Papa n'est pas là ?

– Je suis là ! répondit une voix qui venait de derrière.

La femme sursauta et se retourna :

– Viens-tu manger ?

– J'arrive ! J'arrive ! Il n'y a pas le feu, non ?!

– Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Oh ! si, tout va très bien. Simplement que j'ai commandé à Ludovic une Borgward, et qu'il ne me l'a pas livrée.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une voiture, tiens !

– Ah ! Quel modèle ?

– Isabella Borgward, coupé, verte.

– « Coupé », cela veut dire deux places ?

– Entre autres, oui.

– Mais nous ne pourrions pas y loger les enfants !

– Cette Borgward n'est pas pour remplacer la Renault, mais la Vedette.

– Ah ! Mais tu ferais bien d'acheter une autre voiture pour changer la Renault aussi.

– T'as du pognon ?

– Euh !...

– Bon, eh ! ben alors ? La camionnette marche encore suffisamment. De toute façon, je ne m'en sers plus beaucoup. Et puis en voilà assez !

Et sur ce il s'installa à la table du petit déjeuner.

Quand il fut sorti, sa femme dit :

– Ah ! au fait, les enfants, aujourd’hui grand nettoyage. Nous allons nettoyer toute la maison de la cave au grenier en passant par le garage.

Les enfants tirèrent une figure longue « comme ça !

– Qu’est-ce qu’il y a ? Ça ne vous plaît pas ? D’avoir une maison toute propre ?

– Oh ! si, Maman !

– Et vous ?

– Oh ! si, mère.

– Il me semblait bien, dit-elle en se frottant les mains. Nous commencerons par la cave.

Ainsi dit, ainsi fait, et les enfants nettoyèrent pendant toute la journée la cave, débarrassant des choses inutiles, nettoyant par terre, sur les murs, au plafond les toiles d’araignées, la crasse, les gravats, et autres bricoles.

On commença par tout sortir de façon à tout nettoyer commodément. Puis l’on rangea à nouveau les différentes affaires en les essuyant une à une.

En fait, quand je dis « on », il faut surtout parler des enfants, car leur mère donnait plus d’ordres qu’elle n’en exécutait. De plus, quand l’un ou l’autre n’allait pas assez vite à son gré, elle adjugeait quelques claques, et Teddy eut même une fessée car il avait mal rangé un des placards.

À la fin de la journée, les enfants étaient harassés, mais la cave était propre.

En montant l’escalier, Michel fit une bévue : il dit à ses frères :

– En attendant, la vieille, elle n’a rien foutu !

Une main brusque le poussa en avant.

– Nous allons voir ton père ! On verra s’il me traite de « vieille » !

Dix minutes après, leur mère, n’ayant pas trouvé le père, conclut qu’il était soit à la mairie, soit à la ferme qu’il dirigeait dans le secteur D. Elle entra dans le salon en tenant Michel par le col de son tricot, et dit aux autres :

– Allez, chacun dans votre chambre d’où vous ne bougerez pas. Je ne veux pas entendre de bavardages, et fermez la porte de communication.

*

À dix-huit heures quarante-cinq, le père rentra pour le dîner.

Leur mère lui expliqua ce qui s'était passé.

– Nous remontions de la cave que nous avions nettoyée, quand j'ai entendu ce garnement de Michel dire : « En attendant, la vieille n'a rien foutu. » Je répète les termes exacts.

Le père entra dans une colère froide et dit :

– Nous réglerons ceci après le dîner. D'ailleurs où sont les autres ?

– Dans leur chambre.

– Je vais les appeler, nous allons dîner.

– Bien.

Le père poussa un cri dans l'escalier, qui ressemblait plutôt à un hurlement ! Un instant plus tard, les trois garçons entrèrent dans la salle à manger.

*

À huit heures et des poussières, le père se leva en disant que « c'était l'heure de la raclée ». Il ordonna aux autres enfants de monter se coucher, puis dit à Michel :

– Ainsi on insulte sa mère, hein?!

– ...

– Réponds !

– ...

– Allez, réponds !

– Ben, oui. Et puis d'abord, ce n'est pas ma mère !

– Oh ! la ! la ! Tu vas regretter ces paroles, mon poulet joli !

La mère émit un petit ricanement.

– Qu'est-ce qu'on lui fait ? demanda-t-elle.

– Je vais déjà le fouetter avec le martinet du cou au bas des cuisses.

– Bonne idée !

– Et on verra après.

– Un instant. Les autres étaient sûre...

– Ils auront aussi une petite ration.

– Bien. Vas-y.

Michel n'était pas rassuré. Il aurait bien pu se passer de cette remarque idiote. Et puis, là, tout de suite : Jeanjean ne l'avait-il pas prévenu ? Non, vraiment il se serait giflé. Mais de toute façon, qu'il l'eût voulu ou non, il devrait recevoir une bonne correction !

M. Penlant lui enleva son tricot, son poloshirt, et déboutonna le short. Puis il tira le caleçon en dessous des genoux. Ceci fait, il le souleva et l'allongea sur la table débarrassée, le dos exposé aux coups de martinet.

Justement, la mère revenait avec celui-ci en main. Elle le passa au père qui le leva ; il visa un court instant, puis l'abassa d'un seul coup. Les neuf queues du martinet frappèrent le cou et les épaules de l'enfant. Puis le dos, les fesses, les cuisses, et encore, et encore, jusqu'à épuisement du robuste fermier.

À ce moment-là, Michel était évanoui depuis belle lurette.

– Comme je suis fatigué, je vais lui faire encore un petit truc, puis je le laisserai tranquille.

– Et les autres ?

– Les autres ?

– Oui.

– Tu leur feras à chacun un petit câlin. S'ils gueulent, tu les laisses. On les pendra au plafond demain.

– De toute façon, Jeanjean a dû les prévenir.

– Peut-être.

– Tu parlais d'un petit truc ?

– Ah ! oui. Va me chercher une lame de rasoir.

– ... ? Si tu veux.

Un moment plus tard, elle revenait avec l'objet demandé :

– Tiens, voilà. Il est toujours dans les pommes ?

– Toujours !

Il retourna Michel sur son dos, lacéré et ensanglanté.

– Pourquoi... ?

– Tu vas voir !

Il lui tint la bouche ouverte de la main gauche, et de la droite, très rapidement, lui fit une petite coupure sur le bout de la langue.

– Et voilà ! dit-il en se redressant.

*

Dans son lit, Jeanjean ne dormait pas. Les cris de Michel l'avaient obnubilé. Il était tout habillé, comme sa mère l'exigeait. Il portait un tricot sans manches jaune, une chemisette blanche, un short noir, et il avait encore ses chaussettes blanches.

Il s'aperçut soudain que la porte s'ouvrait silencieusement ! Une silhouette imprécise se profila, et Jeanjean reconnut sa mère. Le battant se referma. Il vit une main agripper le bord des draps de lit, puis rejeter d'un seul coup draps et couvertures sur le côté. Sa mère s'assit juste à côté de lui. Dehors, la lune brillait, et ses rayons passaient à travers les rideaux mal joints.

Le garçon vit un torchon que sa mère tenait de la main droite. De cela, elle fit un large bâillon qu'elle lui attacha derrière la nuque, qui couvrait tout son visage.

– Alors, mon coco ? fit-elle. On dort bien ? Oh ! tu sais, je ne sais pas exactement le temps que je mettrai, mais je suis venu te calmer. Tu es sûrement énervé avec tous les cris qu'a poussés Michel !

Elle tira la fermeture-éclair du short et, après avoir déboutonné les boutons, le tira à la hauteur des genoux. Elle en fit autant pour le slip.

Puis elle tira la chaussette gauche. Elle en écarta l'ouverture élastique, et la glissa par-dessus la glande. Avec la droite, elle fit un nœud autour.

– Et voilà ! dit-elle. Maintenant, nous allons faire d'autres choses. Hi ! hi ! hi !

Elle lui tira complètement son short et son caleçon. De ce dernier, elle lui coiffa la tête.

Elle glissa sa main froide aux ongles effilés sous la chemisette blanche. Elle le pinça cruellement à plusieurs endroits : sur le ventre, sous les bras, sur les côtés, sur les oreilles, dans le cou, entre les jambes, sur les jambes, enfin un peu partout.

Après cela, elle se coucha de tout son long sur son corps.

Sa tête chevelue était un peu plus haute que celle de Jeanjean. Aussi dut-elle baisser la tête pour lui mordre légèrement l'oreille, après avoir écarté le bâillon et le slip. Puis elle lui écarta de la main gauche son tricot et sa chemisette, de façon à exposer à ses dents cruelles l'épaule droite du garçon.

Cependant, de ses deux jambes, elle lui écrasait la glande, toujours recouverte des deux chaussettes.

Ensuite elle lui tira les cheveux par les ouvertures du slip.

Elle se releva pour enlever la ceinture du short jeté par terre. Elle l'enroula autour du ventre du garçon. Puis elle serra. Elle glissa l'ardillon au dernier cran.

Jeanjean n'était pas en bonne posture : son tricot et sa chemisette étaient à mi-poitrine, il y avait ce bâillon et son slip qui dégageait une mauvaise odeur, la ceinture qui lui serrait le ventre atrocement, ces chaussettes sur sa glande qui lui faisaient parcourir des douleurs aiguës dans le ventre, sa nudité sur le bas du corps, plus les pinçons et les morsures.

Il sentit que sa mère prenait de ses doigts le bout de sa glande à travers la chaussette. Quelques douleurs aiguës, puis il s'évanouit, tandis que le bout de la chaussette se mouillait.

XI

Jeudi 29 juillet

« Drinnng ! » fit le réveil de Jeanjean à huit heures.

Celui-ci se réveilla, tout courbaturé. Il était exactement comme au moment de son évanouissement, qui s'était ensuite transformé en sommeil.

La porte s'ouvrit, laissant passer son père, qui vint s'asseoir sur ses jambes. Il lui enleva le slip et le bâillon, et lui administra une paire de gifles pour le réveiller un peu.

– Alors ? demanda-t-il.

Il attrapa le bout de la chaussette et tira. Les deux vinrent en même temps. Puis il enleva la ceinture qui avait laissé une profonde marque rouge sur sa taille. Il lui enfila son slip à sa place correcte, et par-dessus, le short, à qui il avait remis la ceinture. Il enfila la chemisette dans la culotte, et tira le tricot par-dessus. Après, il prit les chaussettes qu'il enfila à ses pieds. Elles étaient sèches. Il y ajouta même les chaussures de cuir marron qu'il laça.

– Lève-toi, maintenant, lui dit-il.

*

Ce jour-là, la mère et les quatre enfants nettoyèrent le rez-de-chaussée. Ce fut même plus dur encore que la cave.

À dix-neuf heures trente, les enfants mangèrent. À vingt heures, ils allèrent se coucher.

*

La porte grinça un peu en s'ouvrant. Teddy se demanda qui cela pouvait être. Puis il se souvint de ce que lui avait dit Jeanjean au sujet des « cajoleries » de sa mère. Aussi ne bougea-t-il pas.

La porte se referma. L'ombre s'approcha, et repoussa d'un geste brusque les draps et les couvertures.

– Bonsoir, dit la voix que Teddy reconnut pour celle de sa mère. Comment vas-tu ?

Elle parlait d'une voix si douce, si aimable, qu'elle étonna Teddy.

Son premier soin fut de lui mettre le bâillon sur la figure. Puis elle lui toucha le pied.

– Comment ? Tu n'as pas tes chaussettes ?

La voix se faisait plus dure.

– Où sont-elles ?

Teddy ne pouvait évidemment répondre à cause du bâillon.

– Dans tes chaussures ?... Ah ! oui. Bon, très bien.

Elle défit la boucle de sa ceinture qu'elle posa par terre. Puis elle finit de dégrafer la culotte qu'elle tira et posa à côté de la ceinture. Elle lui enleva aussi son caleçon qu'elle lui passa sur la tête. Ensuite elle prit les chaussettes blanches qui étaient dans ses chaussures. Elle écarta l'ouverture d'une et la glissa sur la glande. Avec l'autre, elle fit un nœud autour.

Elle reprit la ceinture qu'elle attacha sur le ventre du garçon, au dernier cran.

Puis elle se coucha sur son corps. Par les ouvertures du slip, elle lui tira pendant un moment des mèches de ses cheveux.

Après cela, elle se releva pour lui déboutonner sa chemise, qu'elle lui enleva complètement. Quand ce fut fait, elle le mordit aux deux oreilles, sur les épaules, sur les bras, dans le cou, sous les cuisses, sur le ventre.

Elle le pinça aussi, mais en d'autres endroits.

Ensuite elle le mit sur le ventre, et, ayant sorti un peigne à cheveux de sa chevelure, lui égratigna le dos, du haut au bas de la colonne vertébrale.

Puis elle le remit sur le dos. Elle s'empara du bout de la glande du garçon, et à travers l'étoffe blanche, fit un mouvement de va-et-vient. Dix secondes plus tard, il était évanoui.

Sa mère lui enleva ses attributs inutiles, et le rhabilla : pull-over vert, chemise blanche, caleçon blanc, pantalon noir, chaussettes.

XII

Dimanche 1^{er} août

Le vendredi et le samedi, les enfants nettoyèrent le premier et le grenier. François et Michel eurent aussi leur petit « câlin » nocturne.

*

Vers neuf heures et demie, les enfants, qui étaient libres, se réunirent dans la tonnelle du jardin. Ils l'avaient choisie car ses rosiers grimpants les mettaient à l'abri des durs rayons du soleil d'août. De plus, ils pouvaient y parler tranquillement car ils pouvaient surveiller le seul accès.

– J'en ai assez de cette vie de chien ! déclara carrément François.

– Que veux-tu y faire ? demanda Jeanjean d'un ton las.

– M'évader.

– C'est impossible et je vais te le prouver.

Il se leva et partit en courant vers la maison.

Dix minutes plus tard, il revenait avec un cahier et un bic. Il l'ouvrit, choisit une page blanche et dessina ce croquis.

[Plan de Pofefa entre Darmstadt et Frankfort.]

– Vous voyez ? Ici Pofefa, par là Frankfort...

– Oui...

– Et par là Darmstadt.

– Et alors ? Tout cela ne nous empêche pas de nous évader !

– Attendez ! Regardez :

[Plan du poste Det.]

– À chaque route, il y a un « Poste-Det » qui contient une vingtaine de Dets. Tout autour du territoire, il y a un mur électrifié. Tous les cinquante mètres, il y a un Det qui

marche. Quand il arrive à un poste, il s'arrête, et un autre prend la relève. Vous êtes convaincus ?

– Je suis convaincu que l'on ne peut pas faire un coup de force.

– Alors tu vois bien que...

– Attends ! Il arrive bien des gens à Ofefa.

– Oui, qui apportent du matériel et aussi des aliments. Les trois fermes de Pofefa ne suffisent pas à la ville.

– Et ils repartent sans rien ?

– Souvent, oui. Quelquefois ils emportent des appareils usagés, des hommes qui vont travailler au-dehors pour la bande, et surtout des plans pour transporter clandestinement des armes ou autre chose.

– Quels genres de camions viennent apporter ou remporter les marchandises ?

– Ce sont des Willème à semi-remorque Fruehauf.

– Si la Borgward qu'a commandé ton père arrive, il renverra la Vedette ?

– Oui, sans doute.

– Les camions arrivent à quelle heure ?

– À neuf heures du soir en général.

– Et repartent à...

– À neuf heures aussi, mais du matin.

– Les marchandises qui repartent, quand les amène-t-on aux camions ?

– Toute l'après-midi qui précède leur arrivée.

– Est-ce que les Dets sont très regardants pour les camions de l'Olac ?

– Non, pas trop.

– Ils n'iraient pas regarder à l'intérieur de la Vedette ?

– Non, je ne crois pas, mais peut-être.

– Penses-tu que l'on penserait à nous chercher à l'intérieur de la voiture ?

– Mmmh ! Peut-être, peut-être pas.

– Que se passerait-il si notre fuite était découverte ?

– Papa téléphonerait tout de suite à la mairie notre signalement et notre numéro serait transmis à tous les postes Det-frontière.

– Où sont entassées les marchandises avant le départ ?

– Dans un hall, à la mairie.

– Personne n'y touche plus avant le départ ?

– Non, jusqu'au chargement.

- À quelle heure charge-t-on les marchandises ?
- Le lendemain matin à huit heures.
- Bon... Je vous propose de se cacher dans la Vedette juste avant le départ de notre père. Une fois sortis de Pofefa, nous attendrons la première halte pour filer.
- C'est peut-être une bonne idée. D'ailleurs les camions s'arrêtent à Frankfort. Mais je vous préviens : c'est risqué !
- Tant pis ! s'écrièrent les trois autres garçons.
- Dans ce cas...

*

Il était quinze heures quand une Isabella Borgward coupé vert clair s'arrêta devant la maison. M. Penlant en descendit. Toute la famille était accoudée à la barrière.

- Alors ? dit la mère. Tu l'as eue ?
 - Oui. Ludovic me l'a enfin apportée par le convoi d'hier.
 - Et la Vedette ?
 - Je vais la ramener ici, et j'irai la porter à la mairie demain.
- Dans leurs poitrines, les cœurs des enfants battirent plus vite.
- Je repars à la ferme avec l'Isabella. Je reviendrai ce soir avec la vieille.
 - D'accord.

XIII

Lundi 2 août

Il était seize heures quand la vieille Vedette s'ébranla. Elle quitta la villa et s'engagea dans la rue Deux. M. Penlant, qui conduisait, la dirigea dans un grand hall. Un vieux tracteur s'y trouvait déjà. Il se gara à côté, puis quitta la voiture.

Un peu plus tard, un camion benne vint décharger du matériel cassé ou abîmé.

*

« Tchhhhhh ! » Dans un crissement de pneus, le camion rouge et orange s'arrêta. Une porte latérale de la semi-remorque s'ouvrit, laissant échapper quatre jeunes garçons. Quelques passants, à peine étonnés, les regardèrent un court instant.

Clac ! le feu redevint vert. Le camion embraya et repartit vers Amsterdam.

François s'adressa à un passant :

– *Kommandantur ?*

– *Dorthin.*

François fit un petit signe de la tête pour remercier. L'homme avait tendu son bras.

Un peu plus tard, les enfants virent inscrit sur un mur : KOMMANDANTUR.

Les enfants s'adressèrent à l'agent de service :

– Parlez-vous français ? *Do you speak English ?*

– *Yes, a few.*

– *My name is François Fabre. I am French.*

– *Yes.*

– *I was kidnaping.*

– *Kidnaping ?*

– *Yes.*

– *Vey funny.*

Fabre contre organisation OLAC

– No, it's true. I ask you to lean us to French, to Paris.

– Euh !...

– Yes, it's true, yes !

– A minute, please.

– Mmh.

Un instant plus tard, un gradé arriva.

– Êtes-vous français ?

– Oui.

– Votre adresse ?

– 22 rue du Berger à Soisy. En France, c'est dans la Seine et Oise.

– Nous regarderons.

– Si vous voulez.

– Venez.

L'officier les emmena dans une salle d'attente.

Un quart d'heure plus tard, l'officier vint chercher François. Il le mena dans un bureau. Il dit, en lui donnant l'écouteur d'un téléphone :

– Vos parents.

– Allô ! fit le garçon.

– Allô ! fit une voix qui ressemblait beaucoup à celle de son père.

– C'est toi, Papa ?

– C'est toi, François ? Où sont Michel et Teddy ? Que fais-tu en Allemagne ?

– C'est tout une histoire. Peux-tu nous ramener en France ?

– Certainement. Mais il paraît que vous êtes quatre. Qui...

– C'est un ami. Mais je ne sais pas s'il faut le ramener en France. Demande à la police de là-bas.

– La-co-mu-ni-ca-tion-va-ê-tre-cou-pée, annonça une voix nasillarde.

– Je t'embrasse bien. Je vais venir tout de suite en Allemagne.

– Moi aussi je...

« Clac ! »

Un autre officier qui avait écouté la communication grâce à des écouteurs, prit la parole :

– Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Je vais tout vous raconter.

– Je l'espère bien !

Fabre contre organisation OLAC

Et François raconta toute son aventure...

XIV

Épilogue

L'organisation Olac n'existe plus. Tous ses membres sont sous les verrous. Quant à Pofefa, la police allemande y a fait une sérieuse perquisition. Elle y a trouvé des repris de justice de tous les pays. Michel, François, et Teddy sont rentrés dans leur foyer. Quant à Jeanjean, il fait partie maintenant des gens du voyage. En effet, M. Fabre lui a trouvé une place dans le cirque Tockburger. Il s'y trouve très heureux.

POSTFACE

Ce texte ne fut pas exactement le premier, j'avais écrit d'autres histoires inspirées par les romans policiers, mais ce fut le premier où je parlais de mon attirance pour les garçons.

Tout était déjà là : le sadisme, le ligotage, le fétichisme, mais aussi les caresses, le désir de cheveux blonds, sans parler de certains aspects incestueux. En les relisant, quelques scènes me surprennent par leur violence précoce. Par exemple, dans le chapitre IX (p. 51), l'immolation scénique du garçon est assez étonnante, car même aujourd'hui il n'est pas très courant dans mes textes de sacrifier un personnage, ni surtout de l'enlaidir par des mutilations, ni de voir le sang couler. Et on y parlait déjà d'ondinisme, ainsi que de pinces pour garder les yeux ouverts, alors que *Orange mécanique* n'était pas encore sorti...

On y trouve aussi des gangsters. Je viens de publier *Orchidées noires*, et j'ai fait le parallèle avec *Olac* : des scènes érotiques dans un univers de roman policier. On y reconnaît également tous mes tics, le besoin obsessionnel de tout décrire, de faire des listes, des plans...

Pour la sexualité en revanche, je n'en étais qu'à mes débuts, il n'est question que de masturbation, et encore est-elle présentée comme une torture (cf. pages 23, 62, 68, ou 70). Cela m'a ensuite intrigué : était-ce l'intensité de la sensation que, à l'époque, j'associais à une douleur, ou était-ce une déviation déjà enracinée dans la petite enfance qui me faisait trouver du plaisir dans la douleur (des autres) ? Je peux seulement remarquer que ce texte est sans doute contemporain de mes premières éjaculations, je m'en suis rendu compte grâce à certains ajouts dans les corrections. Par exemple la phrase : « ... sa glande, toute durcie et raide, et dont il sortait une substance blanchâtre » (p. 23) est un ajout. Autre exemple : « Il sentit que sa mère prenait de ses doigts le bout de sa glande à travers la chaussette. Quelques douleurs aiguës, puis il s'évanouit, tandis que le bout de la chaussette se mouillait. » (p. 68) : « ... tandis que le bout de la chaussette se mouillait » a été ajouté lors de corrections. Cela me laisse penser que je ne produisais

pas de semence au moment de la première écriture, et qu'en me relisant plus tard cela m'est apparu comme une « erreur ».

Je suis également surpris que le seul mot utilisé pour *pénis* soit « la glande ». Mais je vivais dans un monde sans Internet, sans autre éducation sexuelle que celle du dictionnaire, et il fallait tomber par chance sur la bonne page.

Les scènes de « câlin » de la mère à Jeanjean et Teddy (chapitre XI, p. 69), ne sont pas moins insolites : si le pénis passé dans une chaussette et entouré dans une autre correspond simplement à la manière dont je me masturbais à cette époque (que je décris d'ailleurs aussi dans *Le Rose et le Noir*, dans « Cochonneries »), le slip enfilé sur la tête est plus surprenant, de même que la ceinture qui comprime le ventre – aujourd'hui, cela me fait penser aux dessins de Yuni. La façon dont la mère se couche sur le garçon et lui enserme le sexe entre ses cuisses ressemble à un simulacre de coït. Mais en réalité, le fait que « elle lui tira pendant un moment des mèches de ses cheveux » (p. 70) me semble un exact mélange entre caresses et sadisme, qui correspond tout à fait à ce qui m'attire. Le fouet est une tendresse dévoyée.

Enfin, il m'amuse de laisser en compagnie de ce texte le souvenir des modèles dont je m'étais servi.

Mes trois personnages principaux, François, Michel, et Teddy, sont respectivement inspirés par ceux du même nom qui figurent, pour les deux premiers, dans les « Club des 5 » d'Enid Blyton, et le troisième, dans les bandes dessinées « Pom et Teddy » de François Craenhals. Le quatrième, Jeanjean, vient des « Guy Lefranc », créés par Jacques Martin. Le garçon sacrifié du chapitre IX est le « Chat » de « La Patrouille des Castors », de MiTacq, plus précisément *L'Inconnu de la Villa Mystère*.

Parmi les méchants, aujourd'hui j'en identifie trois : Mitsuhirato et Danwson viennent du *Lotus bleu* d'Hergé, et Mitshaaba du *Bouddha des eaux* du même François Craenhals. Je ne me souviens plus si j'avais des modèles pour les Buss et les Nutch. Jean était peut-être inspiré du Nestor des « Aventures de Tintin » d'Hergé encore.

En rouvrant ces cahiers et en les recopiant dans un ordinateur, j'ai eu l'impression de faire une plongée abyssale dans un passé étrangement familier.

M.

TABLE

Préface	2
I	3
II	11
III	17
IV	28
V	31
VI	40
VII	44
VIII	46
IX	51
X	63
XI	69
XII	71
XIII	74
XIV	77
Postface	78
Table	80